

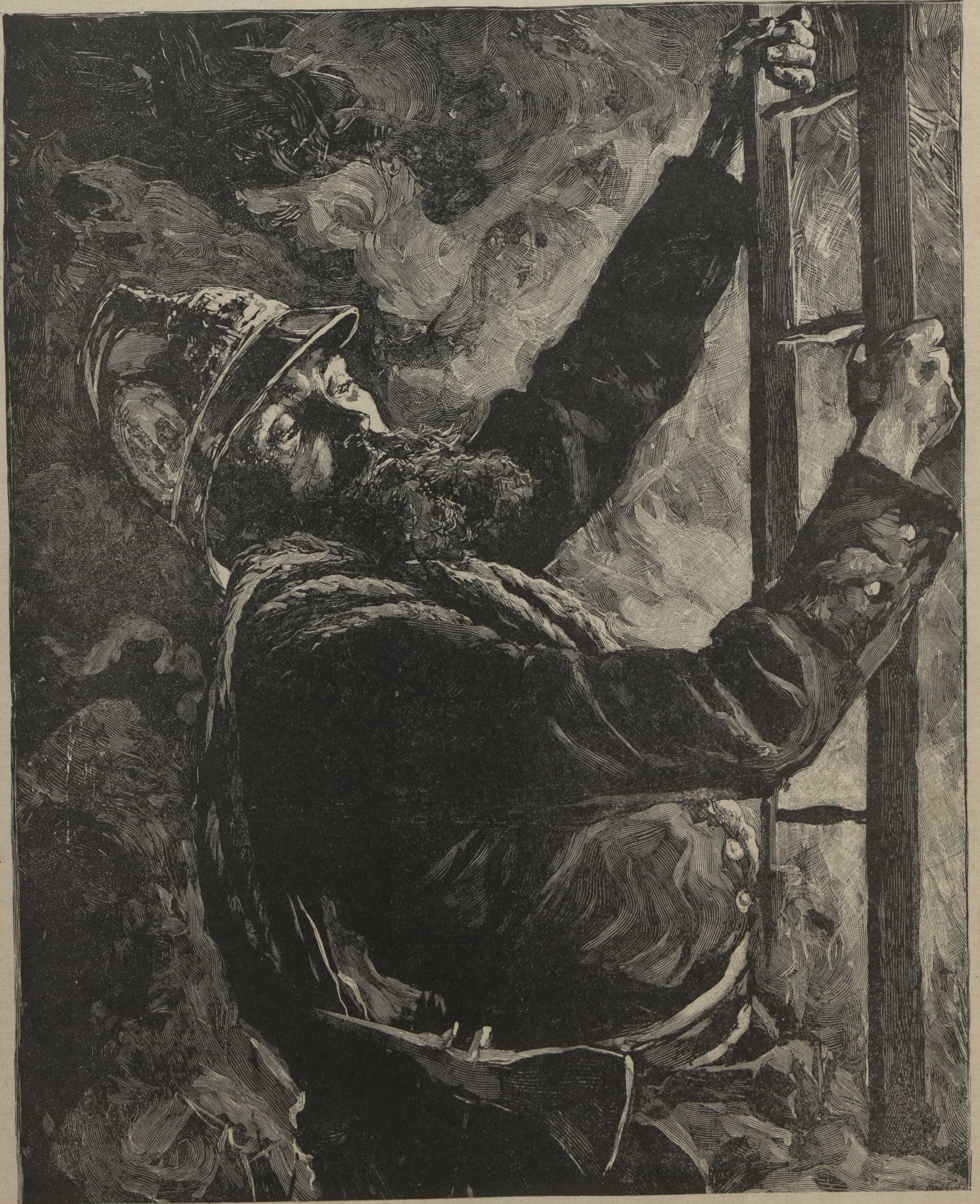
LE MONDE ILLUSTRÉ

# ALBUM UNIVERSEL

19<sup>e</sup> ANNEE—No 52

MONTREAL, 25 AVRIL 1903

40 PAGES, 5c. le Numéro



UN HÉROS.—(Voir page 1225)

## ALBUM UNIVERSEL

BUREAU DE RÉDACTION  
Edifice de "La Presse," 55 rue Saint-Jacques.

Boîte du Bureau de Poste pour la correspondance, 758.  
Tiroir du Bureau de Poste pour les journaux, 2191.

Quatre mois, \$1.00. Payable d'avance  
Un an, \$3.00. Six mois, \$1.50

## ENTRE NOUS

A l'heure où je commence à écrire, je ne vois pas grand-chose qui mérite d'attirer l'attention de mes contemporains. Pas de crimes extraordinaires à entrer dans le registre noir et pas d'actes de vertu à inscrire au livre d'or de notre histoire.

Regardons derrière nous.

Au loin, bien loin en mer, j'aperçois un navire, qui paraîtrait bien petit de nos jours, un navire qui se dirige vers le Nouveau-Monde et même tout à fait de notre côté.

A bord, deux hommes parlent de choses qui semblent de nature sérieuse, à en juger par les visages graves et pensifs des causeurs. L'un a la barbe semée de quelques fils d'argent, l'autre est dans toute la force de l'âge. Le premier est M. de Pont-Gravé, chef de l'expédition, déjà venu au pays où il retourne, l'autre... l'autre est un homme dont le nom est immortel, c'est l'homme qui a mérité le titre de père de la Nouvelle-France, Champlaine !

C'est Champlaine, qui, pour la première fois, vient voir cette terre canadienne, où il devait jouer un si grand rôle.

Mais, rien ne lui faisait alors pressentir les grandes choses qu'il devait accomplir, et il faisait ce voyage, comme il en avait fait déjà bien d'autres au Mexique, au Brésil, en Afrique, chaque fois que l'occasion s'était offerte à lui de voyager et de voir du nouveau. Il aimait la mer avec passion et l'art de la navigation occupait toutes ses pensées. "C'est cet art, dit-il plus tard, qui m'a dès mon bas âge attiré à aimer la mer et qui m'a provoqué à m'exposer pendant presque toute ma vie aux ondes impétueuses de l'océan".

Mûri déjà par les aventures nombreuses auxquelles il a été mêlé, il est en réalité plus vieux que son âge, car au moment où il traverse ainsi l'océan, s'il n'a que trente-deux ans, il a déjà plus de quinze ans de campagnes et sait voir et observer en homme habitué à penser.

Au mois d'avril 1603 — il y a de cela exactement "trois cents ans" — Champlaine était donc en mer, en route pour le Canada.

Parti de Honfleur le 14 mars, le navire allait lentement, ballotté par des vagues furieuses, emporté hors de sa route par des tempêtes incessantes, et vers la fin d'avril, n'était guère qu'à un peu plus de la moitié de son voyage, puisqu'il ne devait arriver à destination que le 24 mai.

Dans les accalmies, Pont-Gravé répondait aux questions sans nombre de son jeune compagnon, il lui disait ses voyages précédents au Canada, au pays du Saguenay, et surtout son séjour à Tadoussac, but de leur voyage.

Champlaine interrogeait souvent aussi deux sauvages que Pont-Gravé avait conduits en France, deux ans auparavant, et qu'il ramenait au pays natal. Ces peaux-rouges très intelligents avaient profité de leur séjour en Europe, et savaient assez le doux parler de France pour traduire leurs idées et se faire comprendre. Ils parlaient de leurs luttes contre les terribles Iroquois, leurs ennemis, des hauts faits des grands chefs de leur tribu, et leurs récits enthousiastes lui semblaient un vague écho des combats fantastiques des paladins du Moyen-Age que lui racontaient les anciens aux jours de son enfance.

Il songeait aussi aux pays d'Amérique, qu'il avait visité alors qu'il était au service de l'Espagne, à la manière barbare dont les Espagnols prenaient possession de leurs nouvelles colonies, des ruines qu'ils laissaient partout où ils passaient, de la haine qu'ils semaient derrière eux, se promet-

tant bien de ne pas suivre leurs errements, mais les bienfaits de la civilisation, et aimer sa France bien-aimée, si la fortune lui réservait un jour la mission de travailler pour son Dieu et sa patrie dans une contrée du Nouveau-Monde.

Cette mission, il devait en être bientôt chargé.

Après soixante-dix jours de mer, Pont-Gravé et Champlaine arrivèrent enfin à Tadoussac, à la grande joie des sauvages, qui attendaient avec impatience le retour des Français et de leurs deux compatriotes.

Ceux-ci rapportaient un bon souvenir de leur voyage.

L'un d'eux, dit Champlaine, commença à faire sa harangue de la bonne réception que leur avait fait le Roi, et du bon traitement qu'ils avaient reçu en France, et qu'ils s'assuraient que sa dite Majesté leur voulait du bien, et désirait peupler leur terre et faire la paix avec leurs ennemis (qui sont les Iroquois), ou leur envoyer des forces pour les vaincre : en leur comptant aussi les beaux châteaux, palais, maisons et peuples qu'ils avaient vus et notre façon de vivre."

"Il fut entendu avec un silence si grand qu'il ne peut se dire de plus.

"Or, après qu'il eût terminé sa harangue, le grand chef, l'ayant attentivement ouï, commença à prendre du pétun (tabac) et en donner à Pont-Gravé et à moi et à quelques autres chefs qui étaient auprès de lui. Ayant bien pétuné, il fit sa harangue à tous, dans laquelle il insista sur les grands avantages que leur apporteraient l'amitié et la protection du grand chef des Français."

"Tout se termina par un grand festin, ou "tabagie", et des danses solennelles."

Nous ne suivrons pas Champlaine dans son voyage en haut du Saint-Laurent, qu'il remonta jusqu'à l'endroit où se trouve actuellement Montréal, qui ne devait être fondé que trente-neuf heures plus tard par Maisonneuve ; il appartient désormais à l'histoire, et mon but n'était que de rappeler son premier voyage au Canada.

Cette date du 24 mai 1603 a une importance spéciale pour nous, et ne trouvez-vous pas que l'on devrait célébrer avec éclat, à Tadoussac même, ce troisième centenaire de l'arrivée du père de la Nouvelle-France ?

Les nombreux riches citoyens qui passent l'été en ce charmant endroit de villégiature, la Compagnie Richelieu et nombre de bons Canadiens de Montréal, de Québec et d'ailleurs devraient organiser une excursion et des fêtes spéciales à cette occasion.

Champlaine en vaut la peine.

Le jeu de Bourse est plus dangereux que je ne pensais, car je viens d'apprendre qu'on y risque non seulement la ruine, mais encore sa liberté.

Les pertes énormes subies par les petites bourses — les grosses ne perdent jamais — ont ému les citoyens de la Nouvelle-Ecosse, à tel point que l'on vient d'arrêter "tous" les courtiers d'Halifax, sous accusation d'avoir tenu des maisons de jeu.

L'affaire fait d'autant plus de bruit qu'elle intéresse le Canada tout entier, et que les accusés ont tous de la fortune et jouissent de la haute considération due à... leur argent.

La loi est tellement sévère que je me crois excusable d'en citer une partie, en faisant remarquer ce que risquent les pauvres pigeons qui vont se faire plumer dans certaines officines :

"201 — Est coupable de contravention et passible de cinq ans d'emprisonnement "et" d'une amende de cinq cents piastres, tout individu qui, à dessein de faire un gain ou profit par la hausse ou la baisse soit d'actions d'une compagnie ou entreprise autorisée ou non autorisée du Canada ou de l'étranger, soit de denrées ou marchandises, —

(a) Sans avoir intention "bona fide" d'acheter ou de vendre ces actions, denrées ou marchandises, selon le cas, conclut, signe ou donne un pouvoir de conclure ou signer un marché ou une convention orale ou écrite, ayant caractère de vente ou d'achat de ces actions, denrées ou marchandises ; ou

(b) Conclut ou signe, ou donne pouvoir de conclure ou signer un marché, ou une convention orale ou écrite, ayant caractère de vente ou d'achat d'actions, denrées ou marchandises, mais "sans faire ou prendre livraison" des choses ainsi vendues ou achetées et sans avoir intention "bona fide" de les livrer ou prendre."

Ouf ! voilà la loi...

Il est évident que neuf cent quatre-vingt-dix-neuf spéculateurs sur mille ne font ni ne prennent livraison des actions achetées ou vendues et n'en ont même pas l'intention, et c'est là justement ce qui constitue leur culpabilité.

Néanmoins, je ne crois pas qu'il y ait péril en la demeure pour les joueurs. Des lois comme celle-là sont très jolies sur le papier, mais peu applicables et peu dangereuses, pour les pigeons.

Quant aux courtiers d'Halifax, qu'ils se débrouillent !

Dans un des derniers numéros du "Monde-Illustré", je vois dans les fautes à corriger qu'il ne faut pas dire "adrète", mais "adroit", c'est parfait, et je suis loin d'y contredire, car "adrète" n'est plus français, bien qu'il ait été parfaitement employé par de grands écrivains du dix-septième siècle.

C'est une ancienne orthographe et une vieille prononciation qui sont restées au Canada, comme en certaines régions de France.

Lafontaine emploie ce mot dans sa fable : "La Goutte et l'Araignée" :

Voyez-vous ces cases étroites,

Et ces palais si grands, si beaux, si bien dorés ?  
Je me suis proposé d'en faire vos retraites.

Le grand fabuliste a adopté dans cette occasion l'orthographe phonique, mais dans une autre fable : "La Belette entrée dans un grenier", il se conforme à l'usage de son époque :

Demaiselle Belette, au corps long et flouet,  
Entra dans un grenier par un trou fort étroit.

Malgré leur aspect étrange pour nous, ces deux vers riment fort bien, mais il faut savoir que, du temps de Lafontaine, la prononciation de la diphtongue "oi" était "ai" ou "ê".

Corneille a dit dans "Agésilas" :

Ma soeur, vous êtes plus adroite :

Souffrez que je ménage un moment de retraite.

Quand les Canadiens disent "adrète", il ne faut donc pas dire qu'ils emploient un mot patois, mais simplement un vieux mot dont l'orthographe et la prononciation se sont modifiés avec le temps, car les mots, comme les hommes, ont leur existence propre et subissent des changements avec l'âge.

Quant à "flouet", il est devenu "fluet".

A propos de langue et de prononciation, vous savez ou vous ne savez pas qu'il existe à Québec une société dont le but est de s'occuper spécialement de ces questions et d'essayer de remédier aux déficiences de notre langage.

C'est la "Société du parler français", et j'en fais partie, bien que je ne sois jamais allé jusqu'à présent aux réunions, la salle étant située à l'Université Laval, à des hauteurs inaccessibles à mes immenses jambes sciatiquées et à mes bronches embarrassées, mais mon absence — qui n'a jamais été remarquée, du reste, — n'empêche pas mes collègues de faire oeuvre utile et profitable.

La Société du parler français n'a pas la prétention de faire aucune révolution, ni d'ébranler les bases de la Société Canadienne, elle désire tout simplement que nous nous appliquions à parler une langue un peu plus compréhensible dans nos entretiens, dans nos réunions, et surtout dans nos cours de justice et dans nos journaux, car c'est à la ville que l'on parle et qu'on écrit le plus mal.

Autant je déteste la langue de nombre d'hommes de profession et de gens de nos faubourgs, autant j'aime entendre le parler des vrais habitants qui ont conservé un accent qui a son charme et des expressions, des archaïsmes qui ont pour moi une saveur, un goût de terroir que je ne saurais dire et que je ne voudrais jamais voir disparaître, car tout cela est encore un vague écho du vieux temps et une voix lointaine de la France.

Un jour, à Sainte-Rose, entrant dans un hôtel pour m'y désaltérer avec de l'eau de feu, j'avisai un bon Canadien fumant sa pipe avec la sérénité d'une conscience tranquille, et, ne voulant jamais rien absorber seul, je l'invitai à se joindre à moi.

Le brave homme se leva, et, d'un air réjoui accompagné d'un sourire :

— J'suis pas incrédule, m'sieu.

Oh ! la bonne réponse, neuve, naïve, typique, vraie, et pleine de coloris ! Je m'en souviendrai toute ma vie.

Nous primes deux coups, peut-être trois, je ne sais plus, et chaque fois, il ne fut pas plus incrédule que la première.

En partant, il me dit merci ; il me remercia, lui, qui m'avait fait passer une heure adorable, avec son parler imagé et pittoresque ; il me remercia, lui, dont le souvenir est encore aussi frais à ma mémoire que le jour même, et dont j'ignore le nom.

— J'suis pas incrédule !  
Oh, le brave homme ! !

LEON LEDIEU.

**A BOTREL**

Soyez le bienvenu, barde de l'Armorique,  
Parmi les Canadiens aux bords du Saint-Laurent.  
Nous sommes tous un peu vos frères d'Amérique,  
De par le sang français vous êtes un parent.

Et vous nous êtes cher, poète dont la lyre  
Parfois chante très douce ou gronde en ouragan,  
Lorsque la foi blessée inspire une satire  
Dont les accents virils traversent l'océan.

Car nous entendons bien, en la Nouvelle-France,  
Tout ce que votre coeur au génie immortel,  
Proclame de justice et donne d'espérance,  
Et nous vous bénissons, ô généreux Botrel.

Quittant vos genêts d'or et vos champs de lavande,  
Où l'antique dolmen attend son avenir,  
Vous venez nous parler de votre chère lande,  
Vous venez en breton nous parler souvenir.

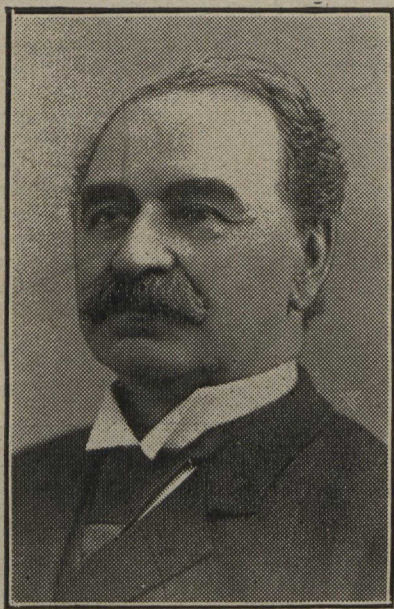
Soyez le bienvenu, vous et votre compagne,  
Et quand vos deux talents évoqueront Cartier,  
Vous sentirez vibrer Québec et sa campagne,  
Où le culte de France est encor tout entier.

L. SAINT-PIERRE D'ORNANO.

**DOUBLE DEUIL**

C'est avec un vif regret que nous enregistrons le décès de deux citoyens éminents du monde financier de la Province.

M. P.-P. Martin, l'un des plus grands importateurs et marchands de nouveautés de Montréal, vient de mourir, à l'âge avancé de 81 ans accomplis. Avec lui disparaît l'une des figures marquantes du commerce de la métropole et l'un de nos meilleurs citoyens. Le défunt dirigeait depuis cinquante-huit ans le magasin qu'il avait fondé en 1845, rue Saint-Paul, et où il amassa une superbe fortune. Il avait à un très haut degré le



M. P. P. MARTIN

génie des affaires, et le chiffre de ses opérations par année était énorme.

Au cours de sa longue carrière, M. Martin a rempli plusieurs charges importantes. Il a passé plusieurs années au Conseil de Ville comme échevin. Il fut aussi l'un des directeurs et le vice-pré-

**EPURONS NOTRE LANGUE**  
GUERRE AUX LOCUTIONS VICIEUSES

**ANVALER.** — C'est à tort qu'on substitue ce mot à **AVALER**. Exemple : ne dites pas : Mon chien a **ANVALÉ** un os ; dites : Mon chien a **AVALÉ** un os.

**APARCEVOIR.** — Telle est la corruption trop bien connue du verbe **APERCEVOIR**. Au lieu de dire : Devinez qui j'**APARCUS** dans l'ombre ; dites : Devinez qui j'**APERCUS** dans l'ombre ?

**APOLOGIES.** — Voilà un anglicisme, si l'on emploie ce mot dans le sens de **EXCUSES**. Ne dites pas : Je lui ai fait des **APOLOGIES** ; mais dites : Je lui ai fait des **EXCUSES**.

**APPAREILLER.** — N'est pas français dans le sens de **PREPARER, DRESSER**. Ainsi, ne dites pas : J'ai fait **APPAREILLER** la table. Dites plutôt : J'ai fait **DRESSER** la table.

**APPAREILLER (s').** — S'emploie à tort dans le sens de **SE VETIR, FAIRE DES PREPARATIFS**. Au lieu de dire : **APPAREILLONS-nous** pour la promenade, dites, par exemple : **PREPARONS-nous** pour la promenade.

**APPELABLE.** — Est un anglicisme en terme de jurisprudence. Exemple : Ne dites pas : Tel jugement est **APPELABLE**, mais dites : Tel jugement est **SUJET A APPEL**.

**APPLICATION.** — Encore un anglicisme lorsque ce mot est employé dans le sens de **SOUSSION, DEMANDE**. Ainsi, au lieu de dire : J'ai fait **APPLICATION**, dites, par exemple : J'ai présenté une **DEMANDE**, ou une **SOUSSION**.

L'EDUCATEUR.

sidant de la banque Ville-Marie. Il appartenait à la Chambre de Commerce et au Board of Trade.

M. Martin était né le 10 mars 1822, du mariage de Joseph-Eustache Martin et de Marguerite Brosard.

Il reçut son instruction commerciale à l'école primaire de la paroisse et au Collège de Chambly. Il alla passer trois ans à Rochester, N.-Y., afin d'apprendre l'anglais. A son retour au pays, il entra à l'emploi de M. J.-B. Germain, marchand-tailleur, rue Saint-Paul. Trois ans plus tard, il fondait avec ses maigres économies l'établissement qui porte aujourd'hui son nom, et qui est l'un des plus avantageusement connus du pays.

Après quelques années, le magasin, qui avait fait le commerce de détail jusqu'alors, devint un établissement de gros.

M. Jacques Grenier s'était associé à M. Martin en 1858, et dirigeait la maison pendant que M. Martin allait faire les achats en Europe.

M. Grenier, qui fut plus tard maire de Montréal, se sépara de M. Martin en 1866, et M. Louis Monat lui succéda dans la société.

A partir de 1872, M. Martin dirigea seul sa maison, qui avait graduellement pris de l'importance et était alors au premier rang.

M. Martin a été marié deux fois. Sa deuxième femme était Mlle Rose-Fanny Lafleur, d'Yamaska. De ce mariage sont nés cinq enfants, qui survivent à leur père : Alexina, mariée à M. Armand Lalonde, agent-général du chemin de fer Boston and Maine pour le Canada ; Corinne, mariée à M. Joseph de Boucherville, avocat ; Gustave et Charles, qui sont au magasin ; Rodolphe, qui termine ses études au Collège des Jésuites.

M. Théophile Le Droit, qui vient aussi de mourir, à Québec, était l'une des plus remarquables figures de la vieille capitale.

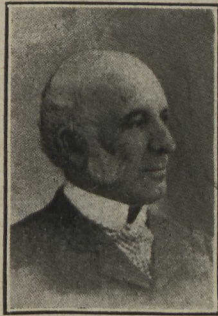
C'était un négociant éclairé, actif, intelligent, distingué, progressif ; un caractère d'élite.

Après une carrière commerciale pleine de succès, et d'une durée de plus d'un demi-siècle, il céda la direction de son établissement, il y a cinq ans, à ses deux dignes fils, pour se procurer quelques années d'un repos légitimement gagné.

Monsieur LeDroit a été pendant quatre ans président de la Chambre de Commerce de Québec, marguillier de l'oeuvre de fabrique de Notre-Dame de Québec, directeur du chemin de fer de Québec et Lac Saint-Jean, président de l'ancienne Compagnie Drum, et l'un des directeurs de la Banque Nationale.

Il laisse à sa famille un précieux héritage, la mémoire d'un homme d'affaires consciencieux, intègre, d'un père vertueux et dévoué, et d'un citoyen modèle, en un mot, d'un homme de bien dans toute l'acception du terme.

Aux deux familles en deuil, l'« Album Universel » offre ses profondes sympathies.



M. Théophile LeDroit

**BANQUET DU "MONTAGNARD"**

C'est jeudi prochain, 23 du courant, qu'aura lieu, à l'Hôtel de la Place Viger, le banquet du club de raquetteurs "Le Montagnard". Afin de solenniser cet heureux événement, M. Boutayoux a harmonisé la jolie ode que M. Charles de Roodé a dédiée à M. Arthur Lamalice, le président du club. Aussi, est-ce avec plaisir que nous offrons aujourd'hui à nos lecteurs la magnifique page de musique intitulée "Raquetteurs et Raquetteuses".

**UN HÉROS**

Nos lecteurs ont deviné le héros qui figure avec honneur à notre frontispice.

C'est le vaillant pompier qui monte à l'assaut de la gloire, à travers fumée et flammes, comme un soldat intrépide altéré de dévouement.

Les sinistres lueurs du plus terrible élément illuminent le visage rayonnant du preux, qui gravit froidement l'échelle du devoir. Le chef a parlé : cela suffit.

Dans l'espoir de sauver la vie de ses semblables, le pompier affronte courageusement la mort, et, traversant le brasier qui l'enveloppe, il vole droit au but.

Une porte enflammée s'oppose-t-elle à son passage, il l'enfonce d'un coup de hache, et il passe.

Succombant parfois à la peine, il tombe accablé, mais la face tournée toujours vers le péril qui l'étouffe.

A celui qui dépense ainsi sa vie au service de ses concitoyens, n'est-il pas juste de décerner le titre de **HEROS** ?

**POSTE EN FAMILLE**

Paul Hyssons. — Avez dû lire votre poésie dans le dernier "Album". Visitez-nous plus souvent.

Pitou, Auburn, Me. — 1. **INVESTIGATION** signifie **RECHERCHE CONSTANTE, ASSIDUE**. D'après son étymologie, ce mot implique l'idée d'une enquête très suivie, et vous ne pouvez l'employer dans le premier sens que vous indiquez.

2. **FIRM** ou **FIRME** est un néologisme peu recommandable, puisque nous avons déjà en bon français l'expression **RAISON SOCIALE**.

M. Landry, L. D. — Votre collaboration nous honore. Merci et veuillez continuer.

En mourant, il faut finir par où finissent les paysans. — **NINON DE LENCLOS**.

Dans l'art, le Réel seul est la servilité de la copie ; l'Idéal seul est la divagation de la chimère. — **CHARLES GOUNOD**.

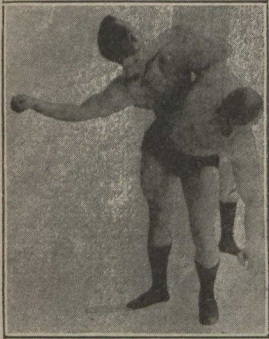
Mon coeur est une horloge qui sonne encore dans le vide des heures que personne ne compte p.us. — **LAMARTINE**.

## LA LUTTE ATHLÉTIQUE

EUGÈNE TREMBLAY, champion canadien

C'est toujours avec un vif enthousiasme que l'Album Universel se réjouit des succès remportés par les athlètes canadiens.

Sport plein de noblesse, la lutte à bras-le-corps ne manque pas de nombreux admirateurs. Aussi, croyons-nous être agréable à nos lecteurs en leur présentant aujourd'hui le portrait de M. Eugène Tremblay, qui vient de se révéler le champion des lutteurs du Canada, dans la classe des athlètes de poids léger.



Né à Québec, M. Tremblay n'est âgé que de vingt-quatre ans. Très jeune, il dut quitter sa ville natale, pour venir demeurer à Montréal, où il a toujours vécu depuis.

Bien qu'il se sentit épris de dispositions innées pour l'athlétisme, il n'a figuré publiquement dans l'arène sportive que depuis dix-huit mois. Une période aussi courte lui a pourtant suffi pour conquérir maintes palmes de victoire.

En février 1902, il réussit à clouer deux fois au matelas les épaules du Turc, Stamboul, la première fois après cinq minutes d'efforts, et la seconde, après un travail d'une minute et cinq secondes.

Le 22 mars 1902, le jeune athlète rencontra pour une première fois, à Montréal, le fameux lutteur Kennedy, et il réussit à faire partie nulle.

Le 19 décembre 1902, Eugène Tremblay lutta avec Emile Robillard, qu'il terrassa dûment, une première fois en quatorze minutes, et une seconde fois en deux minutes et dix secondes.

Mais c'est le 3 d'avril courant que notre jeune compatriote a remporté son plus beau triomphe.

Kennedy était de nouveau son adversaire dans l'arène. Après une joute des plus passionnantes, le jeune Tremblay fut proclamé vainqueur. Après avoir été couché une fois sur le matelas en trente-quatre minutes et cinquante-cinq secondes, il rendit deux fois le change à Kennedy, la première

en vingt-trois minutes, la deuxième, en vingt-trois minutes et quarante-cinq secondes.

Enfin, le 10 du courant, le vigoureux athlète rencontra le fameux lutteur Hazlip, dont la réputation a fait le tour du continent.

Après deux heures de lutte acharnée, le tournoi fut déclaré nul, chaque athlète ayant réussi à terrasser une fois son adversaire. Hâtons-nous d'ajouter que Tremblay souffrait d'une blessure au bras droit lorsqu'il fut à son tour cloué au matelas.

Tous ceux qui ont assisté à la dernière joute Tremblay-Hazlip s'accordent à dire qu'avec un peu plus d'entraînement, Tremblay fera des prodiges dans le domaine de la lutte à bras-le-corps.

Nous avons cru intéresser nos lecteurs en profitant de l'occasion pour leur fournir des renseignements intéressants au sujet de la lutte.

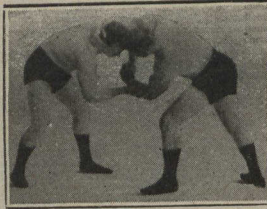
\* \* \*

Chez les anciens, les exercices de force composaient tout un ensemble d'éducation physique qui ne contribuait pas peu au développement de la race. De nos jours, il est vrai, nous ne donnons pas autant de place à l'entretien de la plastique, et nous préférons de beaucoup le relèvement moral des masses.

Cependant, l'un ne va pas sans l'autre. Si la force brutale est chose parfaitement haïssable, la faiblesse exagérée de l'individu est également très préjudiciable, — elle ne se rachète pas par toute la science acquise, si vaste soit-elle.



Le double-pont



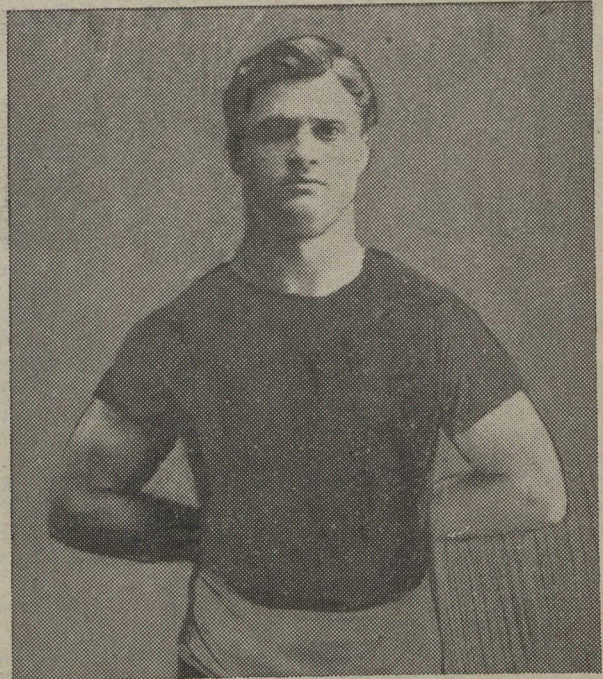
L'entrée en matière.—Les deux lutteurs s'attaquent d'abord à l'équilibre général.

Nous avons perdu le culte de la beauté physique. L'art du vêtement poussé jusqu'à ses plus extrêmes limites l'a remplacé. Nous ne sommes plus de beaux hommes ; nous ne sommes plus que des mannequins savamment habillés. Mais, comme avec de bonnes raisons, on objectera que là précisément réside tout le progrès de la civilisation, comme aussi toute discussion ne serait pas de notre domaine, nous nous contenterons de souhaiter au moins que les mannequins que nous sommes soient les plus beaux et les mieux bâtis possibles.

On en comprendra très facilement l'utilité. Il ne suffit pas d'être une nation de savants débiles, il faut aussi être un peuple d'hommes forts.

C'est à ce propos qu'il est intéressant de savoir dans quelles conditions les anciens exerçaient leur force physique et d'examiner si certains de leurs principes peuvent aisément être appliqués parmi nous.

Incontestablement, l'homme se trouve être celui de tous les animaux qui est le moins armé pour l'existence. Il est, de toute la création, le plus faible. Toute sa force physique réside dans ses bras, et, encore, ses bras, terminés par des extrémités très perfectionnées, sont-ils relativement courts, et ses extrémités elles-



LE LUTTEUR HAZLIP

mêmes sont très mal armées. En fait, que peut faire pour sa défense un homme n'ayant rien dans ses mains ?

Aussi, si moralement l'homme est le premier des animaux en ce sens qu'il est plus intelligent qu'eux tous, qu'il possède sa raison, et que, par elle il trouve facilement le moyen d'asservir tout autour de lui, — par contre, physiquement l'homme se trouve être le dernier des êtres, et, toute chose égale d'ailleurs, le moindre limaçon lui est supérieur, car ce dernier peut au moins se recroqueviller dans sa coquille et se cacher.

Très vite, l'homme s'est rendu compte. Et comme il n'avait pas eu l'occasion d'inventer les mille accessoires qui suppléent aujourd'hui à sa force précaire, il a senti le besoin d'entretenir le plus possible ses moyens physiques. C'est ainsi que, dès la plus haute antiquité, les jeux et exercices de force ont été pratiqués.

Le premier et le principal est la lutte.

La lutte est certainement le meilleur exercice qui ait jamais pu être inventé. C'est en tout cas le plus simple et le plus naturel. La lutte en principe n'est autre chose que ceci : un homme sans armes (sans accessoires) qui cherche à vaincre un autre homme sans armes. C'est le corps à corps dans toute la puissance du terme, c'est bien un combat dans lequel la force physique seule est employée.

En tant qu'exercice de force, facile et salubre, la lutte ne doit être que perpendiculaire, — et, pour éviter tout danger, en outre, on pourra poser la condition que l'adversaire affalé à terre est considéré comme tombé.

Ainsi présentée, la lutte garde son caractère éminemment récréatif que lui avait, dès le principe, donné le législateur Lycurgue.

Elle offre, malgré cela, autant d'attrait pour les adversaires, et, bien réglée, bien étudiée, autant d'avantages pour le développement des muscles.

Elle permet à peu près tous les coups, mais presque uniquement que les coups inoffensifs.

Elle évite surtout ces égratignures désagréables que produisent toujours les frottements contre le tapis. Elle devient tout à fait sociable, tout en restant très amusante et très hygiénique.

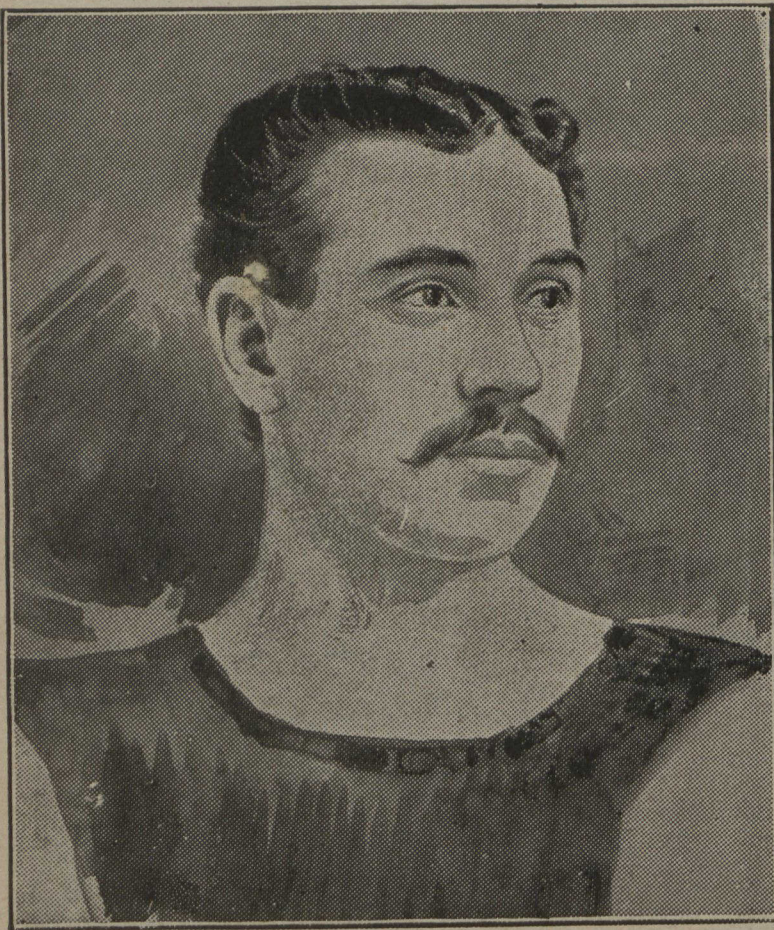
Parmi les exercices de force, il en est bien peu qui répondent vraiment à ces "desiderata".

Et, bien qu'elle garde toujours son nom de lutte, et que, par là, elle soit un peu entachée de vulgarité, il est souhaitable qu'elle prenne rang parmi les exercices que l'on recommande à la jeunesse.

Nous donnons avec cet article une série de photographies instantanées qui montrent de quelle façon il faut lutter.



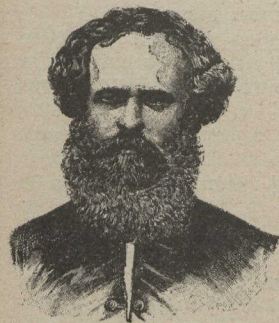
Une variante du coup appelé "ceinture arrière"



EUGÈNE TREMBLAY

## UNE PAGE DE MAITRE

LA PANTOUFLE VIOLETTE, PAR ARSÈNE HOUSSAYE



M. Arsène Houssaye

C'était au château d'Anet, où Greuze copiait un portrait de Diane de Poitiers. Il y avait rencontré M. de Florian, qui lui contait, tous les jours, un chapitre de la vie de la belle pécheresse.

—Ah ! disait Greuze au poète, que vous êtes heureux de faire un tableau en vous promenant !

Un soir qu'ils venaient, tous deux, de

s'arrêter dans un des bosquets de la fontaine de Diane :

—Reposons-nous là, dit Greuze ; je viens de retrouver, par hasard, un des plus charmants souvenirs de ma jeunesse ; c'est un coup qui m'a frappé au cœur, me voilà tout chancelant. Ah ! la jeunesse et l'amour ! les romans de la vie ! Greuze s'était appuyé contre un vieil arbre.

\* \* \*

—Je puis bien vous confier cela, monsieur le capitaine de dragons, car vous comprenez les saintes amours. J'avais vingt ans, j'étais dans toute la floraison de ma vie ; je m'épanouissais au soleil, je peignais avec délices des saintes et des profanes. Et puis, j'aimais à la folie. Hélas ! qui aimais-je ? La femme de mon vieux maître Gromdon. C'était une belle créature qu'il avait épousée près de Vaucluse, dans le pays de l'amour et de la beauté. La première fois que je la vis venir dans l'atelier, le pinceau me tomba des mains ; la seconde fois, mon cœur bondit violemment ; enfin, cet amour fatal me surprit tout d'un coup. Je n'étais guère, alors, qu'un peintre d'enseignes ; par elle, la grâce et le sentiment, la couleur et l'harmonie, me furent révélés comme par enchantement. Quelques semaines se passèrent sans que mon cœur osât parier même dans mes regards ; sans une pantoufle violette, peut-être n'aurais-je jamais rien dit.

“Or donc, un matin, je peignais un petit tableau pour le musée ridicule d'un marquis de Hautbois, lorsqu'elle vint à l'atelier dans le plus simple et le plus aimable déshabillé blanc que j'aie jamais vu ; sa magnifique chevelure d'ébène s'échappait du peigne en touffes rebelles ; son corsage, à peine dessiné, n'en était que plus attrayant. Elle traînait, d'un pied paresseux, de jolies pantoufles violettes, trois fois trop grandes. Tout en peignant mon tableau, je la regardais du coin de l'œil, mais de toute mon âme. Elle vint se pencher au-dessus de moi :

—Le joli tableau ! dit-elle, après avoir jeté un coup d'œil distrait.

“J'étais dans le feu, mais non pas dans le feu des damnés. Son épaule touchait mon épaule, son souffle agitait mes cheveux. J'allais perdre la tête, quand la voix de mon maître se fit entendre : Eléonore s'éleva comme un oiseau ; mais sa pantoufle resta en chemin.

“Je me jetai comme un rou sur cette pantoufle, je la baisai avec ardeur d'une lèvre agitée ; j'étais si aveuglé par la passion, que je ne vis pas venir à moi la petite Jeannette, la fille d'Eléonore, cette même Jeannette qui est, à cette heure, la femme de Grétry. L'enfant, surprise de me voir baisier avec tant de feu la pantoufle de sa mère, s'enfuit à toutes jambes pour aller conter cela à son père ; ainsi, elle apprit mon amour à Eléonore.

—Greuze est un enfant, dit-elle toute effrayée.

—Il n'y a plus d'enfant, dit Gromdon en souriant, pour cacher sa jalousie.

“Le déjeuner fut silencieux. Dans l'après-midi, la petite Jeannette, sur la prière de sa mère, vint me demander la pantoufle violette. Je répondis que je n'avais pas vu la pantoufle violette.

“Le lendemain, craignant une “visite domiciliaire”, je pris la pantoufle en allant porter mon petit tableau à la galerie du marquis de Hautbois.

J'allai au fond du parc, où j'avais le privilège de rêver tout à mon aise ; je cachai ma chère pantoufle dans le feuillage d'un bosquet touffu (celui où nous sommes me l'a rappelé tout à l'heure). Pendant plus d'un mois, je retournai, tous les soirs, dans le bosquet ; le marquis était aux eaux de Spa ; je n'étais distrait, dans mes promenades amoureuses et soubaites, que par un vieux bonhomme de jardinier, qui voulait me prouver un peu trop souvent que les roses qu'il cultivait valaient bien celles que je peignais. Bienheureux temps ! les jours passaient comme des heures, les heures passaient comme des songes d'or ! Bienheureux amour ! mon cœur ne recherchait qu'un peu de silence, un peu d'ombre, une pantoufle violette !

“Qu'en dites-vous, mon cher poète des bergères ? Némorin est un petit Fronsac auprès du Greuze d'autrefois.

“Cependant, la pantoufle perdue inquiétait Eléonore ; une fois, à l'atelier, pendant que Gromdon recommandait un visiteur à la porte, elle me dit, d'un ton presque sévère :

—Mais ma pantoufle, Greuze, où est-elle donc ?

—Dans le jardin du marquis, dis-je en tremblant ; venez la chercher là.

—Vous êtes fou, Greuze !

“Et, comme Gromdon fermait la porte, elle chanta d'une voix adorable : “Entendez-vous chanter Suzon ?”

“Quelques jours après, Gromdon partit pour le Puy, où il devait restaurer une sainte Marie-Madeleine. Il songea à m'emmener avec lui ; mais le voyage coûtait quelques douzaines d'écus, “plus que tu ne vaux”, m'avait-il dit. La jalousie lui coûtait un peu moins, tout compte fait.

“Il partit donc seul ; moi, je me promenai de plus belle dans mon paradis terrestre ; Eve manquait toujours, mais j'avais déjà sa pantoufle. Eléonore descendait de notre première mère en droite ligne : elle était curieuse comme toutes les femmes ; elle vint aussi, à son tour, sous l'arbre défendu. Un soir, un beau soir comme aujourd'hui : à peine un nuage par-ci, par-là, un doux soleil couchant, des oiseaux qui chantaient, des abeilles qui s'enivraient dans les mugnets. Je soupirais de joie et d'amour dans mon cher bosquet, quand j'entendis, tout à coup, la voix perçante de la petite Jeannette ; je regardai par un oeil du feuillage ; je vis, dans l'allée des grenadiers, Mme Gromdon et sa fille ; la fille bondissant comme un faon, la mère triste et pensive comme une femme qui se recueille dans son cœur.

“Ah ! qu'elle était belle, dans cette lumière pâlie du soir ! Que de grâce dans sa nonchalance ! Que de douceur angélique dans sa figure rêveuse ! Elle venait de mon côté, mais comme une femme qui ne sait où elle va.

“Où allait-elle ?

“Le jardinier, en passant près d'elle, lui dit que j'étais dans le bosquet, croyant, sans doute, qu'elle me cherchait. Elle avançait toujours sans trop lui répondre. Le bonhomme s'était arrêté avec Jeannette ; il lui cueilait quelques grenades d'un air paternel ; Jeannette, ravie, laissa aller sa mère et suivit le vieux jardinier. Moi, j'étais toujours caché dans le bosquet, comme le serpent ; chaque pas d'Eléonore me frappait au cœur. Elle venait sans détours, elle allait arriver. Je saisis la pantoufle et la baisai avec une nouvelle passion. Il y avait peut-être un peu de charlatanisme dans ce mouvement, car Eléonore pouvait déjà me voir ; l'amour le plus profond n'est-il pas toujours un peu charlatan ?

“Mme Gromdon me surprit les lèvres sur sa pantoufle ; elle voulut rire et se moquer ; mais, touchée au cœur de ce culte silencieux et romanesque, elle sourit tristement.

—Madame, dis-je en me jetant à ses pieds, voilà votre pantoufle.

“Elle soupira.

—Allons, mon pauvre enfant, murmura-t-elle, relevez-vous et n'en parlons plus.

“Et, tout en parlant ainsi, elle ne put s'empêcher de glisser ses jolis doigts dans les blondes

touffes de ma chevelure : j'avais, à vingt ans, la plus belle chevelure du monde. Je me relevai tout en lui baisant la main ; elle sentit des larmes brûlantes y tomber avec le baiser. Vous le dirai-je ? Entraînée par mon amour, elle pencha sa belle tête sur mon épaule.

—Greuze, dit-elle d'une voix étouffée, ne m'aimez plus, de grâce, car tout serait perdu. Moi, je ne vous aime pas, c'est dit, je ne vous aime pas.

—Hélas ! madame, mon amour, c'est mon seul bien ; cela ne fait de mal à personne, pas même à vous, madame.

“Eléonore secoua la tête en soupirant. Nous gardâmes le silence durant quelques secondes. Nous écoutâmes le vent dans le feuillage, le bourdonnement de l'abeille, la note attendrie de la verdrière, mais surtout les battements de notre cœur.

“Je donnerais bien des jours encore pour des secondes de ce moment béni du ciel. Eléonore était toute palpitante, je la dominais par mon amour ; mais j'osais à peine toucher ses cheveux de mes lèvres égarees. Elle releva enfin la tête, elle me regarda avec sa douceur ineffable, elle voulut me parler ; mais ma bouche étouffa sa parole. C'était trop et trop peu ! Ce fut tout.

“Elle voulut se détacher de mes bras, je la retins.

—Pourquoi ne pas vous aimer ? lui dis-je.

“A ce moment, sa main, qui venait à nous, jeta un petit cri perçant. Sa mère se tourna vers elle.

—Pourquoi ne pas m'aimer ? dit-elle, pourquoi ? Voilà une réponse que Dieu m'envoie.

“Et elle indiqua Jeannette du doigt.

“Elle sortit du bosquet pour aller vers sa fille. A peine dehors, le soleil, qui allait disparaître dans les nuages de l'horizon, lui jeta, sur le front, un rayon magique dont je fus ébloui, une sainte auréole qui me rappela soudainement les Vierges de Raphaël. Le ciel était venu à notre secours, l'amour maternel triomphait.

“Jusqu'à-là, j'avais aimé avec des espérances coupables, j'avais senti que la bouche cherche encore sur la terre quand l'âme est déjà dans le ciel ; mais, depuis ce charmant tableau, ma bouche se ferma sans murmurer, mon âme s'éleva jusqu'à l'adoration. Eléonore ne fut plus une femme pour moi, ce fut l'image idéale que Dieu laisse entrevoir au poète, le divin modèle que le grand peintre d'en-Haut montre quelquefois au pauvre peintre d'ici-bas.

“J'ai souvent tenté de reproduire ce tableau, ce tableau qui est encore tout animé dans mon âme ; mais j'ai toujours échoué, ma main tremblait, mon cœur troublait ma vue, je ne faisais rien qui vaille. Il n'y a qu'un poète qui parvienne à saisir dans son oeuvre toute la poésie de l'amour. Oh ! divine pantoufle violette ! vous avez été mon talisman. Mais la vertu l'a mise à son pied et me l'a prise.”

\* \* \*

Ainsi conta Greuze, tout en cachant ses larmes.

ARSÈNE HOUSSAYE.

## SOURIRE D'AVRIL

La Grande Ourse, archipel de l'Océan sans bords, Scintillait bien avant qu'elle fût regardée, Bien avant qu'il errât des pâtres en Chaldée, Et que l'âme anxieuse eût habité les corps ;

D'innombrables vivants contemplant, depuis lors, Sa lointaine lueur aveuglément dardée ; Indifférente aux yeux qui l'auront obsédée, La Grande Ourse luira sur le dernier des morts.

Tu n'as pas l'air chrétien, le croyant s'en étonne, O figure fatale, exacte et monotone, Pareille à sept globes d'or plantés dans un drap noir,

Ta précise lenteur et ta froide lumière Déconcertent la foi ; c'est toi qui, la première, M'as fait examiner mes prières du soir.

SULLY PRUDHOMME,

de l'Académie française.

## DETTE DU CŒUR

(Nouvelle illustrée)

## I

Le meunier sommeillait sur le siège de la charrette, en dépit de la neige qui tombait et couvrait la campagne. Le cheval n'allait pas vite, car il eût glissé, et le meunier se fiait à l'intelligence de l'animal pour le conduire tout doucement, sans heurts et sans maladresses, jusqu'au moulin, peu éloigné maintenant.

Un beau moulin, moulant tant et tant de blé que son propriétaire était le meunier le plus cossu de trente lieues à la ronde, comme il en était aussi l'homme le plus heureux, ayant une bonne et jolie femme, et une fillette mignonne qu'il adorait aussi, et dont, bien plus tard, car elle n'avait encore que huit ans, il ferait une héritière convoitée par les plus huppés du pays.

Le meunier rêvait, et, dans le rêve de son sommeil, aussi bien que dans son rêve éveillé, toujours le même, il pensait à cette chose lointaine, le mariage de sa chère petite Francine avec quelque prince charmant tout cousu d'or.

Soudain, voici qu'il se redressa avec un cri rauque sur les lèvres. Une main brutale venait de le saisir à la gorge, et serrait...

—Ta bourse ou ta vie ! lui disait en même temps celui qui cherchait à l'étrangler.

Jacques Lesueur, le meunier, était robuste ; mais, surpris ainsi, pendant son sommeil, il avait le corps et l'esprit encore trop alourdis pour bien user de ses forces, et il se défendait mal, lorsque, soudain, son agresseur le lâcha.

—Non, reprit-il, je te fais grâce de la vie et même... de la bourse. Je n'avais pas vu le sac de farine que tu portes. Je prends le sac.

—Tu prends le sac ? s'écria le meunier, qui, le cou libre, retrouva en même temps sa lucidité et sa voix, c'est ce que nous allons voir !

Il sauta de son siège et se jeta sur l'homme qui cherchait à s'emparer de l'objet convoité.

—Ne serais-tu point fou ? demanda le meunier, voyant qu'il ne se défendait pas. Ne comprends-tu pas que je suis de force à t'assommer ?

—Assomme ! répliqua l'homme ; ou bien laisse-moi emporter le sac !

—Décidément, tu es fou, reprit Jacques en se reculant. Sans t'assommer, je pourrais te mettre dans l'impuissance de renouveler de sitôt ta tentative. Tu m'as menacé de mort, brigand, et, si je voulais, je t'enverrais en prison. Entends-tu seulement ?

Le misérable soupira, et, d'un geste las, passa sa main sur son front.

—Ma femme est malade, murmura-t-il, j'ai cinq enfants, et, bûcheron de mon état, voici deux mois que je suis sans travail. La femme se meurt faite et soignée, les petits crient la faim...

—Ah !... pauvre diable ! murmura le meunier. Où demeures-tu ?

—A l'orée du bois des Fanés.

—Et tu t'appelles ?

—Pierre Tressen, répondit-il sans hésiter.

—Bien, dit le meunier. Je ne veux pas que tu sois un voleur. Emporte le sac, parce que je te le donne.

## II

Dans la vaste salle, coquette de propreté, Rose Lesueur attendait son mari avec inquiétude, car il

était un peu en retard et les accidents arrivent si vite !

Soudain, la porte s'ouvrit et le meunier entra, secouant sa limousine sur le seuil.

—Ah ! enfin ! s'écria-t-elle. Si tu savais comme, déjà, je me tourmentais ! Le temps est dur, et tu pouvais...

—Oui, interrompit-il en passant sa main sur les cheveux de Francine, accourue vers lui, le temps est dur... Ecoute, femme. Je rapportais un sac de farine, n'ayant pas trouvé chez lui celui qui l'attend, et voilà que, en route, je l'ai donné à un homme... J'en apporterai un autre à qui je le dois, voilà tout.

—Je ne comprends pas, répliqua-t-elle en se demandant si, par hasard, son pauvre homme ne devenait pas subitement fou.

Alors, il lui raconta son aventure, en omettant cependant, à dessein, la première phrase, et la bonne Rose s'attendrit au lieu de se révolter.

—Cinq enfants... dit-elle, et ils ont faim ! Pauvres petits ! As-tu réfléchi, mon Jacques, qu'ils ne pourront attendre d'avoir fait le pain ? Il faut du temps pour battre la pâte et la porter au four. Puis, il faut qu'elle cuise. Ils ont faim ! L'orée du bois n'est pas loin ; si nous leur portions du pain ?

—Ma fille, tu as raison, répondit-il. Je mangerai

—Ne craignez rien, dit-il en voyant le mouvement de recul des enfants ; nous ne vous voulons pas de mal.

Farouche et aussi étonné que les petits, Pierre regarda le meunier, puis sa femme, qui était assise sur un banc, adossée contre la paroi de la cheminée.

—Je n'ai encore rien raconté, dit-il. J'arrive. Racontez vous-même ; je m'en moque !

Jacques haussa les épaules et posa sa petite fille à terre, tandis que Rose s'approchait de la bûcheronne, dont les yeux la questionnaient anxieusement.

—Pourvu que vous ne repreniez pas le sac... murmura le bûcheron.

—Que veut-il que... vous racontiez, demanda la femme avec effort.

—Comment nous avons appris votre misère, pardé ! C'est... un voisin qui m'a dit la chose et, alors, comme votre mari passait devant le moulin, ce soir, je l'ai appelé et lui ai donné ce sac de farine... Ma chère femme a pensé qu'il faudrait trop attendre, ayant faim, et nous sommes venus vous apporter un joli pain doré, cuit ce matin même.

—Oh ! oh ! s'écrièrent les enfants en se précipitant et en tendant leurs mains.

La bûcheronne, extasiée, croisa ses mains.

—Je voudrais aussi donner quelque chose, moi ! dit Francine,

—Embrasse les petits, répondit sa mère.

Elle obéit, posant sans hésiter ses lèvres fraîches sur leurs joues barbouillées, mais elle n'osa pas quand ce fut au tour de Pierre, l'aîné, un garçon de douze ans bientôt, et, à lui, elle présenta son joli visage, que l'air avait rendu plus rose.

Puis elle s'approcha de la bûcheronne, et, enfin, de son mari assis maintenant auprès d'elle, farouche encore, fixait la flamme dansante, et jeta ses bras autour de son cou.

Sous cette caresse inattendue, l'homme se redressa.

—Oh ! fit-il, c'est trop ! Ecoute, femme, et toi aussi, Pierre, continua-t-il en s'adressant à son aîné. Je suis un criminel, et...

—Tais-toi donc ! interrompit le meunier.

—Je veux qu'on sache ! répliqua-t-il. Ça pèserait trop lourd sur mon cœur, et ça m'étonnerait. Je veux qu'on sache ! Je suis un criminel, continua-t-il, sans donner à Jacques le temps de placer un mot,

et cet homme que voici est le meilleur de la terre ! Notre misère, ce n'est pas un voisin qui la lui a apprise... Il y a une couple d'heures, comme il rentrait à son moulin, je l'ai arrêté sur la route, et j'ai failli l'étrangler pour lui voler son argent.

—Oh ! mon Dieu ! s'écria la malade.

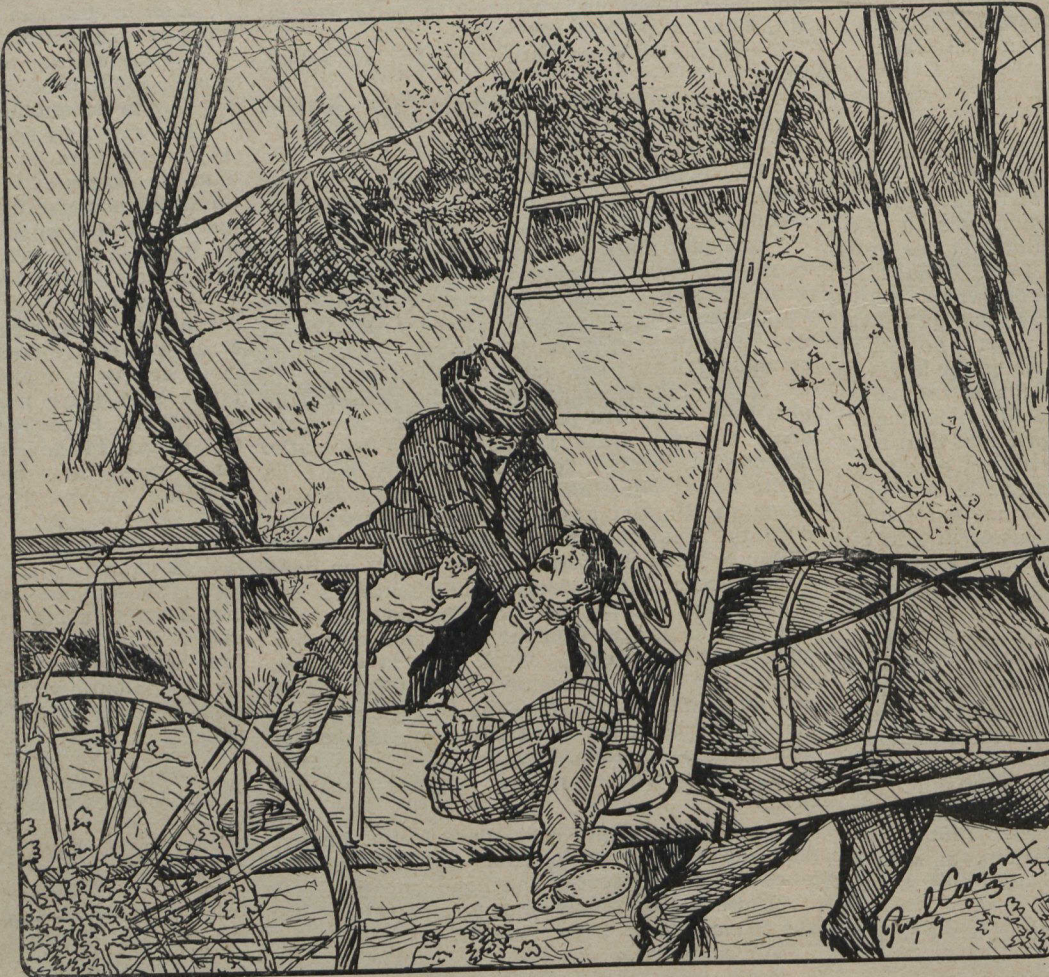
—Heureusement, j'ai vu le sac de farine sur sa charrette et... et comme, tout de même, je n'ai pas l'âme d'un assassin.

—Si tu en avais l'âme, interrompit le meunier, je ne serais pas ici et je ne te tendrais pas la main. Prends-là, va, mon camarade ; nous te sortirons de là, toi et les tiens.

Le bûcheron prit la main secourable, et, brusquement, éclata en sanglots.

## IV

Douze ans s'étaient passés, et bien des événements, dont le souvenir surgissait tout à coup dans la mémoire du meunier pendant qu'il regardait, près duquel il se reposait, un joli feu de souches, éclairant mieux que la lampe la salle du moulin, où Francine, piètrement vêtue, allait et venait d'un air attristé.



Une main brutale venait de le saisir à la gorge.

ensuite de meilleur appétit. Je vais y aller.

—Avec moi, reprit-elle.

—Non, ma mienne, car on ne peut laisser Francine seule au logis.

—Tu la porteras, bien couverte ; et moi, je porterai le pain. Mais n'attendons pas ; pense à notre petite si nous ne pouvions rien lui donner à manger.

Une angoisse serra le cœur du meunier.

Il coupa un gros morceau de jambon, le plia et le mit dans une poche de sa veste, prit une bouteille de vin qu'il mit dans l'autre, et se chargea de Francine, chaudement emmitoufflée ; Rose se munit d'un grand pain, frais du matin, et, le cœur content et le rire aux lèvres, ils se dirigèrent à pas pressés vers la chaumine du bûcheron, à l'orée du bois, dont ils ne tardèrent pas à apercevoir les premiers arbres, tout blancs sous la paisible neige.

## III

C'est lourd à porter, un sac de farine, surtout lorsque l'on est affaibli par le jeûne, et le bûcheron venait à peine d'arriver lorsque les meuniers entrèrent à leur tour chez lui.

Le feu chantait dans l'âtre, et un grillon, caché sous les pierres, l'accompagnait en sourdine, mais toute la joie de la maison s'était réfugiée là, dans ce coin illuminé. Il n'y en avait plus dans le coeur du meunier, ni même dans les yeux de Francine.

Une grande fille maintenant, que Francine, et une belle fille aussi, avec ses opulents cheveux dorés, ses clairs yeux bleus et sa taille fine emprisonnée dans un pauvre casaquin soigneusement reprisé.

Le meunier songeait à ses protégés de jadis, au bûcheron et à sa famille, depuis bien longtemps disparus du pays, et dont le souvenir lui était, sans doute, apporté par cette date anniversaire avec les flocons légers se collant aux vitres. Il y avait douze ans, déjà ! que, par un soir froid comme celui-ci, et par un temps pareil, il avait été porter de quoi se reconforter aux malheureux, dans leur cabane, à l'orée du bois.

Il avait fait une double bonne action dont sa conscience ressentait encore de l'aise, mais dont, tout de même, le ciel ne l'avait guère récompensé.

La pauvre Rose était morte il y avait six ans, et, depuis, tout allait de mal en pis à son moulin, parce que, étant tombé malade de chagrin et de fatigue, il avait, bien malgré lui, laissé périliter ses affaires, et qu'ensuite, le découragement étant survenu, il n'avait plus eu la force de réagir et de lutter efficacement.

Maintenant, il en arrivait à ne plus savoir que faire pour sortir d'embarras et empêcher la vente de son moulin, dont la roue jaseuse avait jadis battu, pendant les heures de paix et de joie, à l'unisson de son coeur.

Qui aurait jamais cru cela, qu'un jour viendrait où il serait presque aussi malheureux que Pierre Tressen ?

Où irait-il ? que ferait-il ? et que deviendrait Francine, sa pauvre petite Francine, pour qui, autrefois, il rêvait un mari exceptionnel, très beau et très riche, lorsque l'huissier aurait saisi et vendu son moulin ?

Jamais la tristesse ne s'était, aussi lourdement que ce soir, appesantie sur le coeur de Jacques, et il pleurait sans que sa fille le vit, lorsque, tout à coup, deux coups furent frappés à la porte. Peut-être venait-on opérer la saisie...

V

—Bonjour la compagnie ! dit joyeusement en entrant celui qui venait de frapper. C'est bien ici, n'est-ce pas, le moulin à Jacques Lesueur ?

—Oui, monsieur, répondit Francine en rougissant soudain, car elle reconnaissait dans ce visiteur un jeune homme que, depuis quelques jours, elle rencontrait journellement sur son chemin, dans le village, et qui la saluait, chaque fois, respectueusement, comme il eût fait pour une demoiselle de la ville.

—Et je suis Jacques Lesueur, ajouta le meunier, étonné. Qu'y a-t-il pour votre service ? N'est-ce pas, ajouta-t-il avec un accent de profonde tristesse, l'huissier qui vous...

—L'huissier ? interrompit le nouveau venu, comprenant à demi mot ; vous croyez que je suis un clerc, peut-être ?

—Dame !

—Dieu m'en garde ! répliqua-t-il en riant.

—Alors, reprit Jacques, soudain rasséréiné, qui êtes-vous, sans vous commander ? Approche une chaise, Francine, que nous puissions causer. Vous voulez bien vous asseoir, je pense, et me dire votre nom.

—C'est bien le moins, répliqua le jeune homme, en tendant au feu ses bottes, après lesquelles restaient accrochée de la neige durcie. C'est-il vrai, continua-t-il en évitant ainsi de se nommer, c'est-il vrai, meunier, que vous voulez vendre votre moulin. J'ai ouï dire cette chose, mais les gens parlent souvent à tort et à travers, et je vais vous dire, comme je veux en acqeter un...

—Vous voulez acheter un moulin ? répéta Jacques, abasourdi de cette aubaine inespérée.

—Oui, et j'ai pensé que, peut-être, nous pourrions nous entendre sans avoir recours à des hommes d'affaires. Voyez, je vais droit au but. On parlementera ensuite, s'il le faut. Avant, n'est-ce pas, il faut savoir si c'est vrai que vous voulez vendre ?

—Oui, répondit le meunier, c'est vrai.

—Et, sans doute, vous voudrez un bon prix ? Je suis juste, c'est un fier moulin que le vôtre. Il n'y manque pas une pierre et il fonctionne bien.

—Comment le savez-vous ? demanda Jacques, intrigué, en regardant plus attentivement son vi-

siteur, dont le visage lui rappelait quelqu'un déjà vu, il ne savait où.

—Voilà bien quinze jours que je vogue par là, répondit-il, histoire de m'informer... Il faut se rendre compte, pas vrai ? avant de s'avancer. Et il me convient, votre moulin. J'aime aussi cette grande belle salle...

Il disait aimer cette grande belle salle, mais c'était Francine qu'il regardait, et le coeur de Francine battait très fort. Elle ne savait pas pourquoi.

—Voyons, meunier, reprit-il, combien en voudriez-vous de votre moulin ? Encore que je vous prenne au dépourvu, vous en savez bien la valeur, je pense ?

—Certainement, répondit-il, troublé. Défunt mon père l'a fait construire ; il n'est pas vieux, et il lui avait coûté quinze mille francs, pas moins.

Son coeur se serrait en le disant, pour deux raisons, contraires cependant. D'abord, il y tenait à son moulin, et il aurait le coeur déchiré de le quitter ; ensuite, il craignait que son interlocuteur, quoi qu'il le trouvât à son goût, se récriât sur le prix. Venant aux enchères, il n'atteindrait pas ce prix, et il avait encore de la chance, dans son malheur, de pouvoir s'en défaire à l'amiable, parce qu'il lui resterait au moins un reliquat pour attendre de trouver du travail, dans un autre moulin, hélas ! Et il était tellement ému qu'il n'osait plus regarder le jeune homme.

—Va pour quinze mille francs ! s'écria celui-ci. Je ne trouve pas qu'il y ait à discuter. Quand est-ce que vous le vendez ?

—Le... plus tôt possible. Puisque vous vous êtes informé, vous devez savoir que j'y suis forcé.

—C'est vrai, mon bon Jacques.

Son bon Jacques ? Que signifiait cette familiarité, doublée d'une manifeste sympathie ?

—C'est vrai, reprit-il. Seulement... je vais être franc, tenez ! J'ai grande envie du moulin, mais je ne suis pas meunier. C'est un métier qu'il me faut apprendre, étant, de mon état, patron galochier. J'ai des ouvriers, mais je m'ennuie dans le pays que j'habite, et je préfère celui-ci, où, déjà, il y a trop de sabotiers et de galochiers pour que je puisse m'y établir avec avantage. Voici quinze jours qu'étant venu ici, chez une parente, je tourne et je vire pour savoir ce que je pourrais entreprendre, et je m'arrête au métier de meunier...

—C'est drôle, murmura Jacques, ne se réjouissant plus parce qu'il le croyait un peu fou.

—Mais, ajouta-t-il, comme j'aurai besoin d'un apprentissage, je vous donnerais bien mille francs de plus si vous vouliez rester au moulin pour m'apprendre...

Francine et son père se regardèrent avec un peu d'inquiétude.

—Votre demoiselle resterait aussi, naturellement. Seulement...

—Seulement, interrompit narquoisement le meunier, peut-être bien devrais-je vous la donner en mariage, car, enfin, les gens jaserait de nous voir comme ça vivre ensemble.

—Eh bien ! c'est justement où je voulais en arriver ! s'écria le garçon, si sérieusement que Jacques en resta abasourdi et que Francine se leva pour dissimuler son trouble subit. Oui, si vous le permettez, je l'épouserai, et même j'en ferai une femme heureuse, allez ! Il y a si longtemps que je pense à elle, si vous saviez ! Des années... Si j'ai travaillé avec énergie, si j'ai été si content de l'héritage que j'ai fait, il y a deux ans, — je suis riche maintenant, — c'est que je songeais à elle, toujours, me disant : Quand nous aurons l'âge tous deux, je la demanderai en mariage...

—Mais je ne vous connais pas ! répliqua le meunier, de plus en plus intrigué.

—Ni moi... ajouta Francine à voix basse.

—Vous ne m'avez donc jamais remarqué sur votre chemin ? demanda-t-il, soudain attristé.

—Je ne sais pas ce que vous voulez, reprit Jacques, mais vous avez tort de vous gausser, car nous sommes malheureux. Demain, ce soir peut-être, l'huissier viendra saisir ici, je puis bien l'avouer, puisque vous le savez... J'ai des dettes...

—Pas autant que moi ! riposta le jeune homme, mais moi, c'est à vous que je dois ! Regardez-moi donc dans les yeux, Jacques. Je vous dois la vie, et plus encore : l'honneur de mon nom. Je suis... Pierre Tressen !

—Pierre Tressen ! répétèrent à la fois le meunier et Francine.

—Oui. Le fils aîné de celui que vous auriez pu envoyer en prison, et que votre générosité a sauvé de la misère et du déshonneur. Je suis votre débiteur, Jacques, vous le voyez bien, et j'augmenterai encore ma dette si vous m'accordez Fran-

cine. Mais j'en paierai les intérêts, je vous le jure, avec tous mes efforts à vous faire, à elle une vie heureuse, à vous une vie tranquille entre nous deux. Je l'aime !...

—Oh ! mon Dieu, murmura Francine, que ses rencontres avec Pierre n'avaient pas laissée indifférente.

—Je l'aime, reprit-il, tandis que le meunier, se croyant le jouet d'un rêve, passait sa main sur son front, je l'aime depuis le jour où, petite enfant, venue avec vous pour nous secourir, dans la hutte que nous habitions, elle me tendit son joli visage à embrasser. Je rêvai d'elle la nuit qui suivit, et tant de fois depuis, que si mon rêve ne devenait réalité à la fin, vrai, j'aimerais autant me détruire.

—Mais c'est comme les romans ! murmura le meunier, pendant que, spontanément, dans un élan de son coeur vers lui, Francine lui tendait la main.

Et Jacques en fit autant, sans penser à essayer deux grosses larmes qui traçaient un sillon sur ses joues enfarinées.

V

Pierre Tressen a soldé tous les créanciers de son beau-père, le moulin a reconquis sa valeur de jadis, et, fidèle à sa promesse, le nouveau meunier continue à payer les intérêts de sa dette, en faisant le bonheur de Francine, devenue sa femme depuis le dernier avril, moins joyeux et moins pimpant qu'eux dans leur jeunesse en fleur.

JEAN BARANCY.

L'ARBRE DU VOYAGEUR

Si la région méridionale de Madagascar se fait remarquer par cette flore épineuse, plus étrange qu'attrayante, que M. Alluaud a récemment décrite, il est d'autres parties de l'île qui offrent des aspects moins sauvages et plus réconfortants. Au nombre des plantes appartenant aux zones privilégiées, on peut citer l'arbre du voyageur (*ave-nala madagascariensis*), de la famille des musacées. Sa tige, son stipe, pour mieux dire, haut de



35 pieds, supporte un magnifique éventail de feuilles gigantesques d'un effet majestueux et pittoresque. Mais si c'est un plaisir de voir la brise agiter doucement les franges de ses feuilles déchiquetées, c'est une jouissance plus appréciable encore pour le voyageur altéré de rencontrer, avec cet arbre, de quoi étancher sa soif ; les gaines foliaires de la plante retiennent en effet une quantité d'eau de pluie considérable, qui conserve toute sa limpidité et sa fraîcheur dans cette sorte de godet naturel.

PRENONS-Y GARDE.

Les rhumes négligés fatiguent et épuisent par leurs quintes, si l'on n'a pas recours au BAUME RHUMAL.

## À BATONS ROMPUS

Comme chaque année, à la pousse des frondaisons printanières, quelques feuilles journalistiques poussent et d'autres, comme animées d'une sève nouvelle, reverdissent avec un regain de vitalité qui fait autant de plaisir à voir que les premiers bourgeons qui émeraudent les arbres... Aux premières, tel que "Le Canada", par exemple, nous souhaitons longue et prospère existence; aux secondes, à celles qui, comme les coquettes d'antan, font toilette nouvelle, tel que l'"Album Universel", nous sommes heureux de pouvoir leur apporter quelques colifichets pour agrémenter leur parure... Après le dieu de la lumière, qui est revenu au bercail avec sa bonne et vaillante plume de Tolède, ce dont les autres se réjouissent, la tâche nous serait difficile si nous ne comptions sur la bienveillance de nos lecteurs. Or, comme nous y comptons, nous n'hésitons pas à commencer.

\* \* \*

Donc, l'"Album Universel" a fait, sinon peau neuve, du moins toilette nouvelle, ce dont nous devons féliciter l'administration. En effet, il nous rappelle, sous son nouveau costume, et "Le Monde Illustré", et son regretté devancier, "L'Opinion Publique", journal dans lequel nous avons eu l'honneur de faire nos débuts au Canada, il y a bientôt vingt-cinq ans !...

Hélas ! comme le temps passe vite, et les feuilles aussi !...

C'est avec intention que je dis la regrettée "Opinion Publique", car c'était la belle époque du ferraillement littéraire : Pierre Chauveau, Mousseau, Faucher, Buies, et tant d'autres disparus auxquels je suis heureux de rendre cet hommage ; David, Fréchette, Legendre, Le May, Sulte, et tant d'autres qui nous restent et que je salue en passant. Tous ceux-là étaient de "L'Opinion Publique", et je crois qu'ils le seraient encore si cette vaillante feuille vivait.

\* \* \*

Ayant lu dernièrement qu'il était question de la diffusion des langues étrangères en France, je me suis dit que c'était surtout au Canada que la propagation des langues devait se faire, c'est-à-dire le français dans les provinces anglaises, et l'anglais dans les provinces françaises. Cela est de toute nécessité si l'on veut vivre en famille, en bons voisins, en harmonie. Autrement, cela ressemble à un ménage dont la femme et le mari parlent chacun une langue différente, ne se comprennent pas, et finissent toujours par se chamailler.

Essayons donc et travaillons à faire bon ménage. C'est-à-dire, nous, gens de la province de Québec, apprenons l'anglais, et vous, messieurs les Anglais, apprenez le français. Or, comme le mouvement est donné depuis quelque temps en haut lieu, nul doute qu'il sera suivi par ceux qui aiment à imiter les grands, ce dont nous ne saurions trop les féliciter.

Je dis ceci parce que, ayant commis la bêtise — bêtise que je ne regrette cependant pas, malgré mon fiasco pécuniaire — de publier en anglais et français "Le Livre d'Or", un fanatique d'Ontario m'écrivit : "Si votre ouvrage n'a pas eu le succès qu'il semble mériter, c'est que nous n'avons pas, comme vous, le malheur de posséder un bi-langage". J'ai répondu à ce bipède qu'un homme qui parlait deux langues valait deux hommes, et que lui était un idiot !...

\* \* \*

Une question qui fait aussi beaucoup de bruit, mais qui ne fera pas toutefois le tour du monde comme le tricolore, c'est la question, ou plutôt le choix d'un drapeau pour la province de Québec.

Les uns le veulent bleu, blanc, vert, rouge, leur delisé, etc. De là tant de réunions, de discussions et d'écrits qui, je le crains, ne trancheront pas ce noeud gordien canadien. Mais, aussi, pourquoi aller chercher dans les nuages ou dans la poussière des tombeaux ce que nous avons sous la main ?... Or, comme nous ressemblerions à beaucoup d'autres pays, si nous acceptions tous les plans proposés pour la confection d'un drapeau, car Malte a une croix blanche sur fond bleu ; la Suisse, le Danemark, la Suède, la Norvège aussi une croix ; enfin, les Etats de l'Eglise, un drapeau bleu chargé de la figure de Jésus entre deux apôtres ; moi, j'y vais du mien, qui ne ressemble qu'au nôtre, qu'à lui seul : ce sont les armes de la Province de Québec, armes du passé, du présent et du futur,



UNE RÉCEPTION DE PÈLERINS ANGLAIS PAR LÉON XIII

sur la partie blanche du drapeau français. Et voilà ; c'est simple comme bonjour.

Puis, comme la Province de Québec donne toujours l'élan pour ce qui est grand, noble et patriotique, nul doute qu'à leur tour nos provinces soeurs adopteront aussi, comme drapeau, leurs armes sur une couleur de leur choix. Que voulez-vous, il ne faut jamais rien faire devant les enfants, et Québec est la grand-mère de tout le Canada. Puis, vienne un jour où il faudrait un drapeau de la Puissance, on verrait flotter au vent les armes de chacune des provinces se coudoyant sur une étamine blanche.

C'est à peu près l'idée du drapeau des Etats-Unis, qui compte autant d'étoiles qu'il a d'Etats.

Là-dessus, je baisse la toile.

\* \* \*

Actualité :

Un loustic à un prisonnier montant dans le panier à salade :

—Où vas-tu donc ?

—Je déménage. (Et d'une voix à la Prad, il hurle) :

—A l'hôtel Vallée !

Le loustic. — Comment, au Queens ?  
Le prisonnier. — Non, à l'hôtel Vallée, le sympathique et paternel gouverneur de la prison.

GASTON-P. LABAT

Montréal, avril 1903.

## PENSÉES

Les gens médiocres redoutent l'esprit, comme les ballons une piqûre d'épingle.

\* \* \*

Le misanthrope fuit les hommes sans les haïr, l'égoïste les recherche sans les aimer.

\* \* \*

La faim mit au tombeau Malfilâtre ignoré ;  
S'il n'eût été qu'un sot, il aurait prospéré.

\* \* \*

Quand on parle des femmes, il faut tremper sa plume dans l'arc-en-ciel, et semer sur le papier la poussière des ailes de papillon.

## POUR GUÉRIR UN RHUME EN UN JOUR

Prenez les Tablettes "Laxatives Bromo Quinine." Tous les pharmaciens remboursent l'argent si elles ne guérissent pas. La signature de E.-W. Grove est sur chaque boîte.—1



# LA TRIBUNE DES JEÛNES

ESSAIS INÉDITS

Sous la présente rubrique nous publierons les essais inédits des jeunes littérateurs qui voudront bien nous honorer de leur collaboration.

A cette page n'auront accès que des compositions originales, courtes et bien bâties.

Les jeunes écrivains des deux sexes sont invités à collaborer à l'œuvre nouvelle, qui, nous l'espérons, sera couronnée de succès.

De temps en temps, nous proposerons des sujets de composition, qui feront l'objet de tournois intellectuels.

Tels concours ne manqueront pas d'exciter le plus vif intérêt.

## L'EXILÉ

(Élégie pour l'Album Universel)

(O Canada, mes amours !)

Sans pitié, sans merci, broyé par la Douleur,  
Sans merci, sans pitié, mordu par le Malheur,  
Ecrasé sous la Peine ;  
Tout mon cœur en lambeaux, sans amour et sans  
Poursuivi par le Sort, [haine,  
J'erre sur le chemin, toujours à l'Aventure,  
Comme l'âme d'un Mort,  
D'un Mort abandonné, privé de sépulture !  
Partout me suit ma Peine, et partout esseulé,  
Je demande aux échos : Pourquoi suis-je exilé ?

Les Echos sont muets sur la rive étrangère ;  
S'ils parlent quelquefois, leur réponse est amère !  
Alors au firmament  
Je confie, éploré, mon terrible tourment,  
La nuit, dans le silence,  
Lorsque l'Étoile d'or sourit aux Malheureux,  
S'efforce d'apaiser leurs soupirs douloureux,  
En berçant leur souffrance.  
Levant mon front brûlant vers le ciel étoilé,  
J'interroge le ciel : Pourquoi suis-je exilé ?

Mais le Ciel est muet dans la voûte étrangère :  
S'il répond quelquefois, sa voix est un mystère !  
Alors au doux ruisseau  
Je confie, angoissé, ma peine et mon fardeau,  
Le matin, quand l'Aurore  
Ecrit en lettres d'or sur le tableau des Cieux :  
"Le jour chasse la nuit, l'au revoir, les adieux ;  
Espère, espère encore !"  
Considérant le flot qui roule immaculé,  
Je demande au ruisseau : Pourquoi suis-je exilé ?

Les ruisseaux sont muets sur la terre étrangère ;  
S'ils parlent quelquefois, leur voix est mensongère  
Alors à l'Océan  
Je veux jeter, au fond, ma chaîne et mon carcan ;  
Lorsqu'au haut de sa course,  
Le Soleil, au Zénith, semble dire aux Humains :  
"La Vie et la Chaleur, l'Espoir des Lendemain,  
Puisez-les à ma Source !"  
Que me fait le Soleil, à moi, pauvre isolé ?  
Je crie à l'Océan : Pourquoi suis-je exilé ?

Mais l'Océan muet sur la plage étrangère,  
S'il parle quelquefois, n'endort point ma Misère !  
Alors, vers mon Pays  
Jetant, désespéré, mes Sanglots et mes Cris :  
O Canada, ma Vie !  
Dans ma poitrine en pleurs, où crépite un brasier,  
Mon cœur saute, bondit, tel un fougueux cour-  
O ma belle Patrie ! [sier :  
Et comprimant mon cœur par l'angoisse affolé :  
Pourquoi, mais pourquoi donc suis-je encore  
[exilé ?

Ma Patrie a parlé sur la terre étrangère :  
La douce voix m'a dit : "Mon fils, courage !  
[espère ! !

AUGUSTE CHARBONNIER.

## VIVE LE PING-PONG

A l'ombre des lustres flamboyants des salles de bal, je chanterai tes beautés, ô ping-pong, ô jeu calomnié.

Toi qu'on a qualifié de puéril.  
Puéril ! le jeu que la mère permet à sa fille, comme les livres de madame Bourdon. —

Puéril ! le jeu qui exige les ressources combinées de l'agilité et du jugement, — quand on en a. —

Puéril ! le jeu qui réunit l'amant et l'amante dans une fatigue commune. —

Puéril ! le jeu dont tous les acteurs se transforment en sylphides, — quelquefois essoufflées. — Oh ! non. Cela n'est pas.

Comme l'a dit un ancien amateur du ping-pong : "Est modus in rebus". Ce qui signifie, évidemment : On peut jouer au ping-pong, sans rien casser.

Que les novices frappent, — combien rarement, cependant ! — à tour de bras sur les nez voisins : je l'accorde.

Qu'ils fracassent en mille pièces le plus de cristaux possible ; qu'ils se précipitent sous les tables, sous les bureaux, sous les fauteuils, et, généralement, sous tout ce qui a un dessous, avec autant de détermination qu'un désespéré dans un puits : je l'accorde encore.

Mais c'est là un noble enthousiasme, susceptible en vérité de produire de grandes choses.

Qu'importe un bouton cédant à l'effort généreux, si l'on doit se voir décerner une médaille d'honneur ?

Foin de ces vétilles !  
On vante — et à bon droit — la danse, comme évolution gracieuse et esthétique.

Qu'est-ce que le ping-pong, sinon une danse améliorée, régénérée, nouveau-siècle !

Le romantisme n'avait pas encore pénétré dans la danse : avec le ping-pong, il y entre de plein-pied.

Faisons une révolte au soir des entrechats.  
Brisons ! — brisons les règles froides et sans raison !

Donnons libre carrière au génie chorégraphique.  
Le ping-pong, avec ses mouvements gracieux, ses évolutions infiniment variées et libres, ses poses idéales, ses éloignements et ses retours imprévus et charmants : voilà la danse de l'avenir, la vraie, l'unique danse.

Que dire de ses bienfaits ? Ils confondent les plus hauts esprits.

Cette jeune femme, dont vous admirez la chaude carnation, les harmonieuses proportions, l'air aristocratique : dans quelle fontaine de jeunesse s'est-elle plongée ?

Le ping-pong lui a tout donné.  
C'est lui qui guérit le croup et le mal de tête, le mal de dents et les entorses, la mélancolie et les cors aux pieds.

Et si je vous quitte, — aimables lectrices — croyez que c'est uniquement pour aller jouer au ping-pong.

UN FERVENT.

## LA VIOLETTE ET LA ROSE

(Pour l'Album Universel)

Qui vit près d'une Mère  
Vivra toujours heureux !

En rupture de ban, une orgueilleuse rose des jardins, portée, — étrange aéronaute — sur la nacelle des vents, vint tout à coup s'abattre, tel un oiseau, mais exotique, sur les branches épineuses d'un affreux buisson, au pied duquel une modeste violette des champs ouvrait timidement sa mignonne mais curieuse corolle.

La Rose aperçoit la Violette :  
"Toi qui vis solitaire, dit-elle, petite fleur des champs, que je plains ton destin."

La Violette répondit : "Mon sort n'est pas à plaindre : je nais, je vis, je meurs sur la tige, ma mère, et entourée de mes soeurs, les feuilles, m'éclairant des rayons du soleil !

"Doucement caressée par les tendres zéphyr, j'en aspire la suave haleine.

"Je jouis des concerts du divin rossignol, de la charmante fauvette, sa soeur, du merle, de la grive, de la douce alouette, qui viennent tour à tour me prodiguer leurs baisers et boire, avec l'aurore, au cœur de mon petit calice, une perle de rosée versée avec tendresse par le mystérieux échantillon de la nuit.

Lorsque l'aquilon, les autans, la tempête s'efforcent de me ravir ma fraîche et odorante couronne, j'incline humblement mon front, attendant patiemment que leur raye soit passée. Puis, aux premiers baisers de l'astre bienfaisant, je redresse ma tête, plus odorante encore et plus belle, répandant autour de moi le plus délicat des parfums.

"Enfin, quand vient ma dernière heure, heureuse d'avoir vécu, je disparaîs sans regret, léguant à la terre, ma nourrice, mes pétales encore embaumés, et laissant de nombreux rejetons dans lesquels je revivrai le printemps prochain.

"Mais toi, où donc est ton bonheur, interroge la Violette en levant la tête pour regarder la Rose ? Et, fort surprise, elle entrevoit, retenu par une forte épine, un pétiole tout honteux et fort triste, surmonté d'un calice qui pleure ; car déjà la Rose n'est plus : ses pétales orgueilleux, tels d'inconstants et légers papillons, ont voltigé un instant à travers les branches épineuses de l'horrible buisson. pour venir tristement joncher le sol et former une couronne de feu autour de la tendre corolle de l'humble fleur des champs.

AUGUSTE CHARBONNIER.

## HISTOIRE D'UN GRAIN DE SEIGLE

J'étais enfant. Un passereau  
Qui s'en venait, par aventure,  
D'un champ voisin, sur mon sarrau  
Laissa choir un grain de mouture.  
Sous la terre, du bout du doigt,  
L'ayant caché sans plus attendre,  
Il en sortit au même endroit,  
Un tout menu brin d'herbe tendre.

Le cher brin d'herbe, tous les jours,  
Avait ma visite première ;  
Je l'admirais montant toujours  
Dans la rosée et la lumière.  
Alors de son long tube ouvert  
Jaillit sous les tièdes ondées  
Un bel épi de seigle vert  
Qui me passa de trois coudées !

Bientôt après l'épi fleurit  
Et porta fruit — tout un mystère ! —  
Puis il jaunait, puis il mûrit,  
Se courbant un peu vers la terre...  
Et puis un jour le passereau,  
Quêtant pour sa progéniture,  
Sept fois, dix fois, sur mon sarrau,  
Retrouva son grain de mouture.

A. AUGÉY.

## BOUQUET DE PENSÉES

La danse : la musique du corps. — MENDELSSOHN.

\* \* \*

Les grévistes, qui n'ont encore affamé qu'eux-mêmes, jouent, dans la société, le rôle des enfants volontaires qui se privent de manger pour punir leurs parents. — J. CORNELLY.

\* \* \*

Rétrécir sa vie sans étriquer son cœur, c'est le secret pour être heureux. — A. JANVIER DE LA MOTTE.

\* \* \*

Le malheur est aussi nécessaire à l'homme que l'ombre au tableau. Un homme continuellement heureux se laisserait vivre, mais ne vivrait pas. — JEAN SIGAUX.

\* \* \*

Qui sait beaucoup, doute beaucoup. — J. MICHELET.

\* \* \*

La pieuvre de la légende est dépassée par la réalité. Le nouveau monstre saisit, étirent tout, âme, corps et biens, de ses mille tentacules. Il s'appelle la politique.

\* \* \*

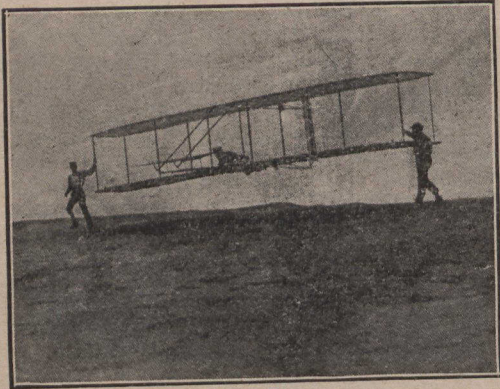
Croire trop vite à l'hérédité ou à la contagion de nos maux, c'est encourager la lâcheté qui renonce à les combattre. — G.-M. VALTOUR.

# LA SCIENCE VULGARISÉE

COMMENT ON VOYAGE À TRAVERS LES AIRS

Depuis les temps les plus reculés de l'antiquité, à toutes les époques on a vu se produire des tentatives répétées de navigation aérienne. C'est d'instinct que, livré à lui-même, l'homme a cherché à s'élever dans les airs et à marcher sur l'eau. Les essais pour voler avec une sorte de cerf-volant sont innombrables, et beaucoup d'expériences se terminèrent malheureusement par la mort tragique de leurs auteurs.

Les Américains se sont dit que, là où personne dans le Vieux-Monde n'avait trouvé le moyen de réussir, leur esprit inventif les mènerait sûrement



Appareil à voler construit d'après le système de M. Chanut  
Avant le lancement

au succès. Quelques-uns d'entre eux, M. Octave Chanut et les frères Wright, ont notamment répété leurs tentatives avec une inlassable persévérance.

De Chicago et de Dayton, dans l'Ohio, nous arrivent des récits vraiment surprenants des sorties effectuées à l'automne et au commencement de l'hiver avec les appareils de ces hardis inventeurs. Celui de MM. Wright a été établi d'après le second type de M. Octave Chanut, et leurs expériences se sont poursuivies pendant les années 1900, 1901 et 1902. Résultat rassurant, ces essais éminemment dangereux n'ont cependant amené ni une rupture partielle de l'appareil, ni aucune chute de personnes.

Il est bien évident que l'aviateur employé par les frères Wright ne constitue pas un appareil permettant, sans moteur mécanique, de franchir de longues distances et de s'élever à de grandes hauteurs, ni de résister à des vents soufflant en tempête. Mais on peut dire que, tel qu'il est, sa réalisation pratique a fait sortir la navigation aérienne sans ballon, ni propulseur à vapeur, à essence ou électrique, du domaine de l'utopie.

C'est avec une véritable activité fiévreuse que les Américains travaillent les problèmes touchant à la fois la locomotion aérienne et à l'aviation. La fondation d'un prix de 100,000 dollars en faveur de l'inventeur qui aura trouvé un ballon vraiment dirigeable ou une machine permettant de voler sans danger, a créé une émulation considérable.

On peut s'attendre à voir de nombreux appareils concurrents soumis à l'examen des visiteurs de l'Exposition de Saint-Louis. Mais il est douteux certainement qu'il y en ait beaucoup pouvant se présenter avec l'acquit de celui des frères Wright, car il a accompli et réalisé, ces dernières années, sept cents sorties sans succès.

Nos gravures présentent l'aviateur avant et après le lancement dans les airs, tournant avec ses ailes, gouverné sans difficulté par son pilote, et effectuant une magnifique envolée de 180 mètres.

C'est un progrès notable que de pouvoir enlever un homme par la seule force du vent, agissant sur deux surfaces couplées de 9 mètres de long avec 1 mètre 52 centimètres de large.

Le pilote de l'appareil des frères Wright l'a trouvé très maniable, comme montée et descente dans l'air. Il a pu s'élever jusqu'aux collines, les contournant et planant pour revenir très aisément au point de départ.

Le problème de la direction des ballons semble bien près d'avoir été résolu en 1902 à Paris. Les accidents survenus, en France et en Allemagne,

n'ont pas découragé les pionniers hardis de la navigation aérienne. Avec le printemps, nous allons voir reprendre les essais qui ont été suivis avec un intérêt passionnant par la population parisienne. Elle ne manquera pas de suivre, en 1903, les expériences annoncées sur une grande échelle.

Il nous est certainement venu des Etats-Unis bien des inventions surprenantes par leur ingéniosité. M. Octave Chanut est un ingénieur émérite, mais son américanisme incontestable ne permet pas de taire ses origines françaises. Nous serions donc tout particulièrement heureux que ce fût lui qui décrochât, à l'Exposition internationale de Saint-Louis, la magnifique timbale d'or qui forme le grand prix offert au meilleur modèle de ballon ou d'aviateur pratiquement dirigeable et susceptible d'être employé dans un but d'utilité.

Quand on voit réaliser les invraisemblables résultats obtenus par la télégraphie sans fil, qui permet aujourd'hui aux transatlantiques partis du Havre ou de New-York de communiquer du milieu de l'Océan leur journal de bord et les nouvelles de leurs passagers, on se demande si la navigation aérienne ne va pas, elle aussi, faire le pas décisif.

M. Octave Chanut était, ces temps derniers, à Naples, à Milan, à Vienne et à Berlin, et il visitera très prochainement Paris, où il est, du reste, venu plusieurs fois déjà. A tous ceux qui l'approchent, l'ingénieur américain communique sa confiance dans la possibilité pour l'homme de s'élever avec un appareil se dirigeant dans l'air, sans plus de difficulté que le quartier-maître de voutu-



L'aviateur et son conducteur sont dans les airs  
Après le lancement

re oriente ses toiles, d'après les ordres du capitaine de navire.

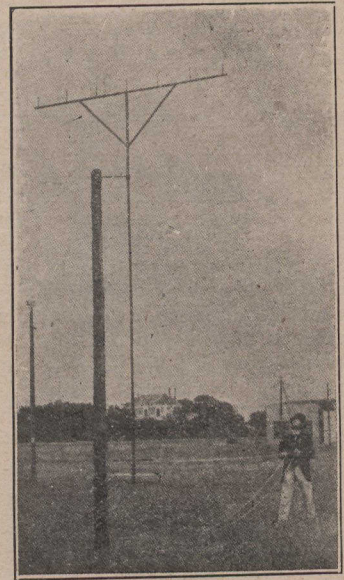
\* \* \*

C'est en 1882 que deux jeunes aéronautes français ont lancé dans les airs un modeste ballon de papier huilé, qui se distinguait des ballons perdus des anciens aéronautes, parce qu'on y avait attaché une petite nacelle en carton emportant deux instruments enregistreurs de la fabrication la plus élémentaire. L'un indiquait la pression maxima et l'autre la température minima. Les inscriptions avaient lieu avec une pointe traçante sur un carreau de verre couvert de noir de fumée.

Trois ans ne s'étaient point encore écoulés que les météorologistes allemands envoyaient un défi à MM. Hermite et Besançon, et proposaient de lutter avec eux pour le record des altitudes. Ce cartel fut bravement accepté, quoique MM. Assmann et Berson aient eu derrière eux le concours de l'empereur Guillaume.

Mais les deux représentants de la science française ne restèrent pas longtemps réduits à leurs propres ressources, en présence des champions d'un empire et d'un empereur. Le résultat de cette lutte leur fut favorable, et le public se passionna pour les représentants de la science française.

Aujourd'hui, les ballons-sondes sont journellement employés dans trois grands établissements météorologiques : l'observatoire de Trappes, près



Appareil servant à mesurer la vitesse des nuages

de Paris ; celui de Tegel, près de Berlin, et l'observatoire de Viborg, dans le Jutland. En outre, une douzaine de stations météorologiques ou aéronautiques réparties sur la surface de l'Europe centrale et septentrionale procèdent chaque mois à des lancés simultanés. Les résultats de ces grands sondages aériens, dans lesquels on atteint chaque fois des hauteurs doubles de celles du plus haut pic de l'Himalaya, permettront infailliblement de donner plus de précision aux prévisions météorologiques, si utiles aux voyageurs aériens, et leur faciliteront les moyens de choisir d'une façon sûre le moment favorable pour se rendre dans une direction déterminée.

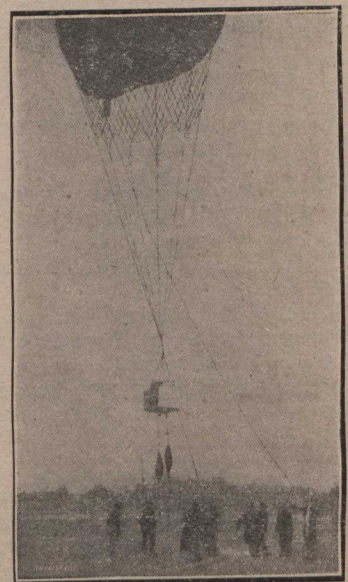
Nous vivons dans un temps de plus en plus fertile en miracles, et il n'est pas possible de dire ce que seront les étonnements de demain.

Nous commençons à peine à nous rendre compte des propriétés des forces contre lesquelles nous avons à lutter. A peine si nous pouvons nous faire une idée de la puissance des agents que la nature emploie en se jouant.

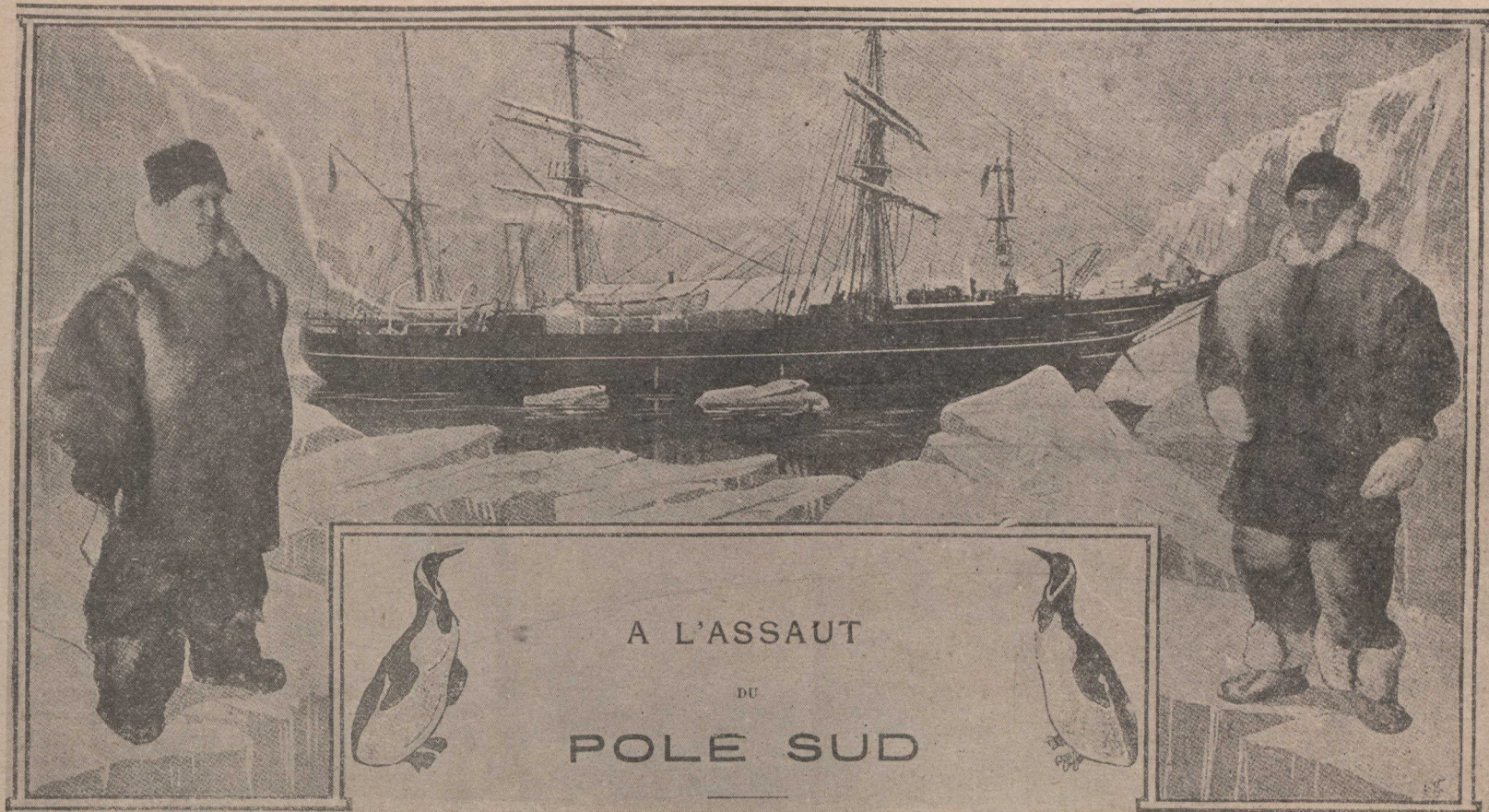
Nous sommes par conséquent bien éloignés de nous douter des ressources que nous pouvons découvrir dans un milieu nouveau pour nous, auquel nous ne nous sommes pas habitués, dans lequel nous ne faisons que passer quelques heures parfois périlleuses, mais toujours charmantes et émuees. Les routes anciennement suivies ne paraissent pas fécondes, tâchons d'en découvrir de plus fertiles, au lieu de nous acharner à combiner le petit nombre d'idées récoltées jusqu'ici. Que les voyages aériens se multiplient, et l'on verra certainement surgir des résultats que, sinon nous, du moins nos successeurs admireront, et que notre gloire sera d'avoir préparés.

Ayons confiance dans l'avenir sans limites qui s'ouvre devant nous.

Prenons patience, car depuis l'invention de l'imprimerie, l'humanité est un être qui n'oublie rien de ce qu'il a inventé.



Ascension du ballon-sonde



Le Pôle Nord a subi, au cours du XIXe siècle, bien des assauts et a laissé pénétrer une partie de ses secrets.

De la Terre de François-Joseph, devenue le point de départ favori des explorateurs arctiques, Payer et Weyprecht en 1872, Jackson en 1895, Baldwin en 1899, se sont lancés à l'assaut de la banquise et ont eu la gloire de reculer les bornes des régions connues. Mais leurs exploits ont été surpassés par celui du Dr Nansen, qui dépassa le 86e degré de latitude en innovant une nouvelle méthode d'exploration : la navigation à la dérive. Son expérience, couronnée d'un plein succès, n'a été éclipsée que par celle qu'a réalisée en 1900 le duc des Abruzzes.

Au début du XXe siècle, il semble que l'ardeur des explorateurs ait une prédilection pour le Pôle Sud, plus mystérieux encore que le Pôle Nord. Malgré les expéditions fameuses qu'ont accomplies de ce côté le capitaine Smith, qui, en 1816, découvrit les Iles du Sud-Shetland ; Weddel, qui, quelques années plus tard, trouva dans ces mêmes Iles un volcan en activité et s'avança jusqu'au 74e parallèle ; Biscoe, qui, en 1832, visita pour la première fois les Terres d'Enderby et de Graham ; Wilkes, qui reconut, en 1840, la Terre qui porte son nom, et le célèbre Sir James Ross, qui donna les noms de ses deux navires, "Erebus" et "Terror", à deux volcans de la Terre de Victoria et parvint jusqu'au 78e degré ; malgré enfin l'audace de Borchgrevink, qui, en 1899, atteignit en traîneau le point le plus austral où l'on fût jamais arrivé (78°50') le Pôle antarctique est encore inconnu. On ne sait même si les espaces immenses, représentant deux fois la superficie de l'Europe, qui s'étendent tout alentour, forment un sixième continent ou un océan glacé.

L'année dernière a vu la préparation de deux nouvelles expéditions, l'une allemande, l'autre anglaise, équipées avec le plus grand soin et qui vont donner assaut au Pôle Sud chacune d'un côté différent. L'expédition allemande, partie l'an dernier, a dû hiverner sur le bord de la banquise antarctique et ne poussera ses efforts en avant qu'à la fin du printemps, pendant le court moment où, sous la tiède action du soleil, les glaces se fendent avec des craquements effrayants, comparables aux décharges de batteries d'artillerie, et laissent apparaître des chenaux où peut s'engager un navire de moyenne dimension.

Après avoir navigué aussi loin que possible vers le Sud, les explorateurs prendront leurs dispositions pour un nouvel et plus dur hivernage que celui de cette année ; leur bâtiment, solidement étayé, sera comme soulevé au-dessus de la plaine de glace reformée, sa coque trapue et le toit qui protège son pont se couvriront d'un épais manteau de neige, et alors pourra commencer la longue nuit polaire, la nuit de seize cents heures.

M. de Gerlache, le vaillant commandant de la "Belgica", le premier navire qui ait hiverné dans la banquise australe, a donné de la grande nuit antarctique des descriptions d'une émouvante poésie : "L'immense plaine, dit-il dans la relation de son voyage, se déroule à l'infini sous la molle et douce clarté de la lune. La Croix du Sud étend au ciel ses bras de lumière doucement scintillante. Ça et là les icebergs dressent leurs formes étranges aux arêtes brillantes comme de l'argent et projette derrière eux une ombre immense et triste, noire sur la blancheur de la banquise. La "Belgica", immobile, les cordages raidis par le gel et couverts de givre, ne décelant un peu de vie que par la légère fumée qui s'élève au-dessus du pont, à l'avant et à l'arrière, prend l'aspect d'un vaisseau fantôme. Le spectacle est d'une beauté grandiose et funèbre ; l'astre mort semble n'éclairer qu'un monde mort lui-même ; et pourtant, si spectrale que soit sa clarté, elle repose nos yeux fatigués des ténèbres et de la brume.

"Pourtant, pour que ces merveilleuses nuits soient sereines, il leur manque le silence : ce silence fait de mille bruits subtils, indicibles, imperceptibles presque, et qui sont comme le souffle régulier et doux de la terre endormie, prête à se réveiller à la prochaine aurore, rajeunie, triomphante, débordante de vie. ... tout clame et bruit, non pas la vie, mais la destruction et la mort : grondement sourd et continu qui monte angoissant de l'immense banquise mouvante où la glace convulsée lutte constamment, broyée, pressée par le vent et la houle ; bruit menu, crissement de l'étai qui se resserre autour de notre frêle coque ; chocs violents des flots qui se rencontrent ; détonations lointaines des glaces qui s'écroulent.

"Aux fentes des chenaux, les frères diatomées elles-mêmes, flétries et fanées, sont mortes ; toute manifestation de la vie a bien disparu de la surface de la banquise : pourtant, dans les crevasses et sous l'épaisse couche de glace, elle triomphe encore, en secret, de tous les obstacles qui semblent s'opposer à son épanouissement. Entre deux eaux nagent les animaux du plancton. Microscopiques et rudimentaires, ils se nourrissent de diatomées, pendant l'été ; maintenant, faute de mieux, ils en sont réduits à se manger les uns les autres, car nulle part la lutte pour la vie ne se fait plus implacable et plus féroce que dans ce monde des infiniment petits. Les débris morts du plancton tombent des couches supérieures de l'Océan, où il vit, pour aller nourrir, dans l'abîme, toute une série d'autres animaux.

"...L'abîme !... nul mot n'éveille pareille idée d'horreur. En effet, c'est bien là un milieu effroyable : l'eau interceptant la lumière du soleil, à quatre cents mètres l'obscurité est complète, éternelle. L'effet des vagues, des courants, s'arrêtant à quelques mètres de la surface, dans l'a-

bîme l'immobilité de l'eau est absolue. La température se maintenant à zéro environ, le froid y est intense et constant ! Et, dans ce milieu épouvantable, des êtres naissent, vivent et se meuvent, suppléant par leur propre perfection à tout ce qui manque autour d'eux. Gracieux, élégants ou terribles, bardés de véritables cuirasses, munis de piquants ou de pinces, ils sont armés pour l'attaque et pour la défense. Ces êtres bizarres, aux formes étranges, richement colorés pour la plupart, projettent dans l'obscurité ambiante la phosphorescence de leurs corps doucement lumineux. Tout au fond, dans les mystérieuses vallées sous-marines, à des profondeurs dont la pensée seule donne le vertige, d'autres êtres encore se nourrissent de vase, de poussière, de débris tombés de couche en couche des hauteurs de l'Océan !... Mais tous ces animaux, dont la science nous a révélés et prouvés l'existence, nous ne les voyons pas, et ils ne contribuent en aucune façon à animer notre morne domaine..."

L'expédition antarctique anglaise qui, elle aussi, a quitté l'Europe l'an dernier, est restée jusqu'au 20 décembre à Lyttleton, dans la Nouvelle-Zélande, où quelques réparations ont été opérées au bâtiment qui la porte, le "Discovery". A l'heure actuelle, elle doit être arrivée au cap Adare, dans la Terre de Victoria, et elle voit s'ouvrir devant elle la mer de Ross, sur des bords de laquelle elle construira un petit fort qui lui servira de dépôt de provisions et de base d'opérations. Le cap Adare est un énorme bloc de roche basaltique qui se dresse noir et sinistre au-dessus des glaces ; derrière, s'élève une chaîne de montagnes volcaniques d'une grande altitude. On suppose que c'est au pied du mont Melbourne ou dans la baie de Mac Murdo que l'équipage du "Discovery" atterrira.

Un des problèmes scientifiques dont on attend la solution des membres des deux expéditions en cours, est de savoir si le continent que l'on suppose exister au Pôle antarctique, reliant, dans les temps préhistoriques, l'Australie, l'Afrique et l'Amérique, ainsi qu'on en a formé l'hypothèse d'après l'identité des fossiles trouvés dans la Terre de Feu et en Australie. On a notamment constaté l'ancienne existence, dans ces deux contrées, d'un assez étrange animal, une tortue à corne, dont l'espèce aurait difficilement pu se propager à de telles distances s'il n'avait pas existé entre les deux continents une route terrestre. Mais c'est surtout l'étude du magnétisme polaire qui est le but de l'expédition du "Discovery" ; cette question, extrêmement importante, est trop aride et trop compliquée pour être expliquée ici aujourd'hui ; nous aurons plaisir à y revenir, si nos lecteurs y prennent intérêt, au retour des hardis explorateurs, retour que nous souhaitons heureux et prochain.

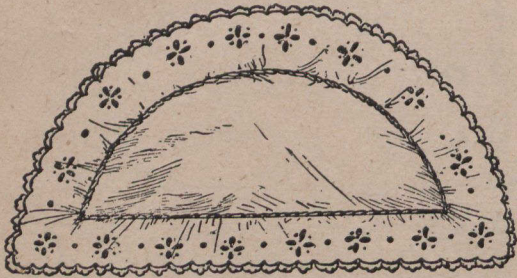
CH. SAGLIO.



LA MODE ILLUSTRÉE

TRAVAUX DE DAME

“Mademoiselle (ou madame) Laurentienne serait bien aimable de nous donner de temps en temps, dans sa page de modes, quelques illustrations accompagnées de conseils au sujet des ouvrages de dames : tricot, broderie, couture, etc. Nombre de jeunes filles ou de jeunes femmes,



Taie d'oreiller pour bébé

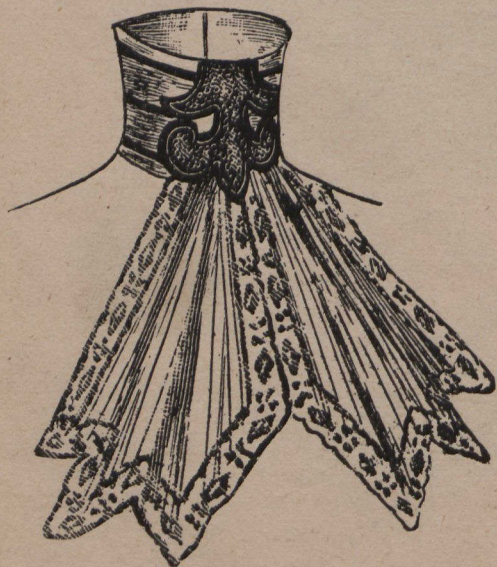
ayant des loisirs, ne sauraient mieux les employer qu'en se confectionnant elles-mêmes quelques jolies choses, et si le cher journal les aidait un peu de ses suggestions, elles lui seraient si reconnaissantes. De même, beaucoup d'autres, avec un brin de coquetterie, n'ont pas un brin de fortune, et, pourvu qu'on soit un peu habile, il est bien des jolies choses qu'on peut faire de ses doigts, sans grande dépense. Quelques conseils de Laurentienne concernant les travaux de fantaisie, seraient donc tout à fait bienvenus, et l'aimable chroniqueuse, en se rendant à ce désir, s'acquerraient un nouveau droit à la reconnaissance d'un

GRUPE DE LECTRICES.

Comment résister à des arguments aussi sages et aussi gracieusement formulés ? Aussi, c'est avec la meilleure grâce du monde que Laurentienne (mademoiselle, “hélas !”) se rend au désir de l'aimable groupe, et consacre aujourd'hui sa chronique aux travaux de broderies, dentelles et couture “fancy”, comme on dit en français.

La dentelle “Renaissance”, si jolie, est très facile d'exécution. Aussi, je pense que le col Mariano, illustré dans cet article, ne manquera pas d'être imité par plus d'une fée coquette et travailleuse. Ce col forme plutôt berthe ainsi allongé en pointes sur le devant. Le patron peut en être dessiné au crayon ou au fusain, de la grandeur voulu, sur le coton rose ou bleu et travaillé ensuite sur ce dessin avec le lacet et le fil.

La garniture de corsage que l'on voit plus loin est en mousseline de soie blanche. Il va sans dire qu'elle pourrait bien être de toute autre nuance.



Garniture de corsage

La cravate, formant deux pointes, est plissée sur un entre-deux de broderie à la main.

Pour l'exécution de la broderie, on prend des brins de soie vert, jaune, bleu et rouge, que l'on cordonne au fur et à mesure que l'on brode au point sablé en piquant l'aiguille de dessous en dessous, de manière à produire un petit pois, et ainsi de suite en suivant tous les contours du dessin.

Le joli petit classeur ou porte-lettres que représente une autre figure, est de soie crème tendue sur une monture en bois recouverte de soie vert nil. Les côtés et le fond sont garnis de soie de nuance différente vieill-or ou vert. Sur le galon qui contourne chaque case, on pourra broder quelques jolies fleurettes ou un dessin fantaisiste.

La taie d'oreiller est en belle toile fine ornée d'un volant de même matériel, festonné et brodé à la main. Le motif de la broderie est assez peu compliqué, comme on voit, pour qu'il ne soit pas besoin d'en détailler l'exécution.

Notre porte-flacons se compose de deux tubes en carton, fixés par des points de couture sur une anse en fil de laiton recouvert d'un cordonnet. L'intérieur des tubes est doublé de satinette et le dessus est recouvert d'une soie de teinte claire, qui aura au préalable été brodée de petits semis de fantaisie. Sur le sommet des tubes, on fixe un anneau en cordonnet pour cacher les points de couture. Le fond de chaque tube se compose d'un petit disque en bois recouvert de satin, sous lequel on coud trois grosses perles pour simuler des pieds.



Porte-flacons

produits sécrétés par la peau, lesquels ont une action aussi fâcheuse que l'humidité extérieure ;

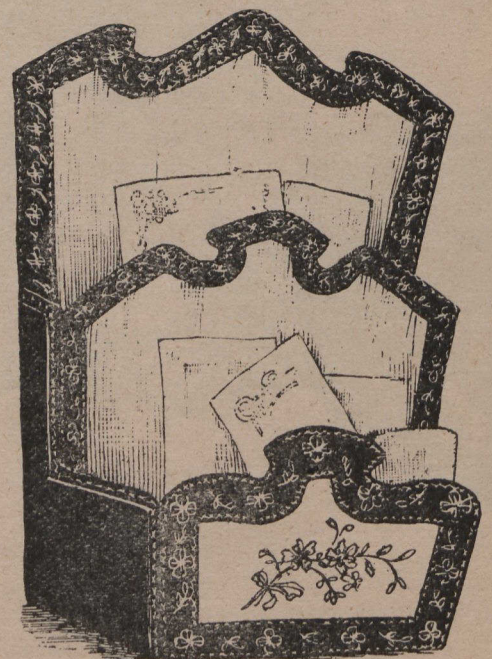
Le cuir chevelu craint les tiraillements qui mettent sa solidité à trop dure épreuve.

Ces principes connus, il s'agit de les mettre à profit : les comprendre et vous en souvenir vous donneront l'application quotidienne qu'on doit en faire. Point n'est besoin d'un attirail bien compliqué : un démêloir, un peigne fin, une brosse suffisent ; ajoutons-y du temps et de la patience, et nous serons pourvus du nécessaire.

Le démêloir doit être à dents fines, mais résistantes et suffisamment écartées pour ne pas s'enlizer dans des touffes épaisses, dont elles arracheraient une bonne partie. L'écaille et l'ivoire sont les matières à préférer ; le métal est trop dur, le bois trop rigide, le celluloïd trop cassant ; ne regardez pas sur l'achat du démêloir, qu'il faut avant tout avoir élastique en même temps que solide ; quand les dents se dévient ou se cassent en partie, il produit sur la peau une irritation désagréable, parfois dangereuse.

J'en dirai tout autant du peigne fin, à propos duquel j'ajoute immédiatement : n'en abusez pas. On peut à la rigueur le promener doucement à la surface du crâne, sans appuyer ni séjourner nulle part. Quant aux souillures du cuir chevelu, constituées par les poussières qui voltigent dans l'air ou par les lamelles d'épi-

res du cuir chevelu, constituées par les poussières qui voltigent dans l'air ou par les lamelles d'épi-



Classeur

COL MARIANO

en dentelle Renaissance



Je profite de l'occasion que me fournit la lettre reproduite plus haut pour inviter les lectrices de l'“Album” à ne pas se gêner de m'écrire quand elles seront embarrassées par quelques détails, soit dans nos illustrations, soit dans le texte qui les accompagne. De même lorsqu'elles désireront obtenir quelques renseignements d'élégance ou de mode pratique. C'est toujours avec grand plaisir que je répondrai, au mieux de ma connaissance. Il en résultera sans doute un échange d'idées dont bénéficieront en même temps, souvent, conseillées et conseillère.

LAURENTIENNE.

LA CHEVELURE

Primitivement, on se peignait avec les doigts ; la main servait à la fois à se coiffer et à se nourrir. C'était, il faut en convenir, aussi simple que malpropre ; aujourd'hui, nous tombons dans l'excès contraire : la table de toilette est encombrée d'instruments et d'ingrédients de toutes sortes, peignes, brosses, fers à friser, flacons d'huile, pots de pommade, etc., etc. Les uns sont utiles, les autres nuisibles. Pour faire un choix raisonné, pour donner à la chevelure les soins qu'elle réclame, il faut savoir que :

Le cuir chevelu craint l'humidité qui l'imbibe, le macère et nuit à la vitalité du bulbe pileux ;

Le cuir chevelu a besoin d'une aération constante qui aide l'évaporation de la sueur et autres

derme, il est assurément nécessaire de s'en débarrasser ; mais, pour les faire disparaître, deux moyens sont préférables au peigne fin : d'abord l'emploi quotidien d'une brosse de bonne qualité, à soies modérément rudes, assez étroite pour qu'on puisse, point par point, en écartant les tresses avec les doigts, parcourir successivement toutes les régions du cuir chevelu ; puis une lotion purement hygiénique ayant pour but la propreté seule et non la pousse des cheveux. Le meilleur liquide est de l'eau additionnée d'une petite quantité d'alcool ; mais, nous l'avons dit, le cuir chevelu craint l'humidité ; aussi, ces lotions ne doivent pas être trop fréquentes : une par semaine seulement ; l'opération finie, on s'entoure rapidement la tête d'une serviette qu'on laisse en place quelques minutes, afin de faire disparaître toute trace d'humidité.

Ainsi, un démêlage minutieux et un brossage patient chaque jour, une lotion par semaine : voilà, Mesdames, tout ce que réclame le simple entretien hygiénique de vos cheveux ; cela suffit à les conserver propres et à les empêcher de tomber.

LES PARFUMS

Combien de fois les jeunes filles nous ont-elles fait part de leur perplexité et nous ont-elles demandé de leur donner notre avis sur la question des parfums.

M'est-il permis de me parfumer ? Si oui, de quelle façon, je vous prie ?

Mais certainement, mademoiselle, vous pouvez vous parfumer en le faisant toutefois discrètement.

Il est certes de très mauvais goût d'abuser à un tel point des parfums que l'on puisse retrouver ainsi les traces de votre passage. Une jeune personne doit toujours être modeste, et c'est une manifestation de la modestie que d'être suffisamment imprégnée de parfum pour que l'on soupçonne une certaine recherche de toilette, tout en passant pour ainsi dire inaperçue.

Les jeunes filles donneront la préférence aux parfums discrets ; ce sera la violette, l'iris, le muguet, et aussi l'eau de Cologne, qui est l'odeur simple par excellence.

Les dames peuvent se permettre des parfums plus pénétrants, sans cependant qu'il y ait excès ; nous leur conseillerons le lilas blanc, le foin coupé, la bruyère des Alpes, l'héliotrope, etc.

Il est de bon ton d'adopter un parfum que l'on emploie à l'exclusion de tout autre ; pour qu'il soit personnel, nombre de personnes raffinées le combinent elles-mêmes en prenant pour base l'eau de Cologne, dans laquelle elles ajoutent une ou plusieurs essences.

C'est de cette odeur que l'on mettra dans les sachets, dans le vaporisateur, partout où le besoin s'en fait sentir.

Usez des parfums, mesdames et mesdemoiselles, mais n'en abusez pas.

ELEGANCE PRATIQUE

Voici un gentil entrefilet que je lisais hier dans un journal féminin, sur la façon de confectionner soi-même très économiquement et facilement un des plus gracieux accessoires de la parure féminine : le col. Voici textuellement :

"Il y a dans la toilette d'une femme mille et un petits accessoires coquets et pimpants qui donnent une note élégante à l'ensemble.

"Si on les achète ces fantaisies grèvent assez sensiblement le budget Coquetterie, aussi les jeunes femmes et les jeunes filles sont-elles désireuses de pouvoir les confectionner elles-mêmes.

"Nous aimons beaucoup, cette année, un tout petit peu de brillant et même de clinquant ; autant l'excès est de mauvais goût, autant l'or employé sobrement égale la plus simple toilette tout en lui conservant un cachet discret.

"Un collier de fantaisie est comme un noeud ou une cravate, c'est un en-cas précieux ; aussi sommes-nous certaine de répondre aux secrets desirs de nos aimables lectrices en leur donnant quelques indications sur la manière de faire un de ces jolis cols-colliers :

"On emploie comme fond, c'est-à-dire pour le tour du cou, les matériaux les plus variés. Un galon d'or ou d'argent sera brodé de soie crème avec semis ou de motifs de paillettes de perles ou de pierres de fantaisie.

"Sur un fond de tulle on coudra des pailles et des perles qui le couvriront complètement en dessinant des dessins ou des arabesques.

"Un ruban souple en satin Liberty peut encore être richement perlé de cabochons ; le même travail se fait aussi sur peau de chevreau blanche, c'est tout à fait nouveau.

"Plus simplement on fera un fort gracieux collier en brodant en soie de nuances effacées teintes cachemire, de la soie, du drap blanc ou bleu ciel.

"Les petits rubans ou les velours blancs ou noirs réunis par des jours faits à la main et perlés d'or ou d'acier font de jolies encolures.

"Ces cols se font quelquefois tout ronds ; on aime également ceux qui descendent très largement en pointe au milieu du devant ; on y ajoute parfois des franges ou un motif faisant pendentif."

LA GASPILLEUSE

Il y avait une fois une jeune fille qui était jolie, mais négligente et paresseuse. Quand on l'obligeait à filer, elle s'en acquittait avec tant d'ennui que, plutôt que de démêler les petits pelotons de filasse qui se rencontraient dans le lin, elle arrachait des poignées tout entières, qu'elle jetait à terre auprès d'elle. Sa servante, qui était une fille laborieuse, ramassait tous ces brins de filasse, les nettoyait, les filait bien fin, et elle s'en fit faire une jolie robe. Un jeune homme avait demandé la gaspilleuse en mariage, et la noce allait se faire. Le soir avant ce grand jour, l'active servante dansait gaiement avec sa robe neuve. La future se mit à chanter :

La fillette se fait gloire  
Des restes de mon fuseau !...

Le jeune fiancé lui demanda ce qu'elle voulait dire ; elle lui raconta que, avec le lin qu'elle avait jeté au rebut, sa chambrière s'était fait une robe. Le jeune homme, apprenant cela et voyant la nonchalance de l'une et l'activité de l'autre, laissa là sa fiancée, s'adressa à la servante et la prit pour femme.

LA PART DU CORDON BLEU

LES COMMANDEMENTS DE LA MENAGERE

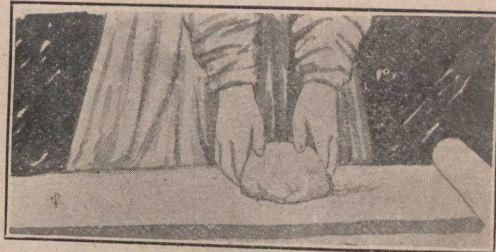
1. Dans la maison n'enfermeras  
Tes enfants seuls aucunement.
2. Allumettes ne laisseras  
Traîner partout imprudemment.
3. D'un bon grillage entoureras  
Foyer qu'approche ton enfant.
4. Eau bouillante ne laisseras  
Sur son chemin un seul instant.
5. Lampe à pétrole n'empliras  
Sans bien l'éteindre auparavant.
6. Jamais ton feu n'aviveras  
Par ce pétrole follement.
7. Ta citerne ne quitteras  
Sans la fermer soigneusement.
8. Dans le cuivre ne laisseras  
Refroidir aucun aliment.
9. Et dans le zinc ne placeras  
Fruits au vinaigre inconsciemment.
10. Poisons toujours enfermeras  
Pour éviter triste accident.

LES TARTES

Cette pâtisserie est l'une des plus populaires, comme des plus appétissantes, des plus recherchées et des plus faciles à préparer. Facile ? Encore, faut-il pour la bien réussir posséder certaines connaissances quasi indispensables, comme, par exemple, la manière de bien préparer la pâte, le degré de cuisson qu'il convient de donner, etc. Les quelques illustrations suivantes donnent une leçon très pratique concernant la confection des tartes.

Après avoir fait une pâte de la manière qui suit : Pour deux grandes tartes, une tasse et demie de farine, assaisonnée d'une cuillerée à thé de sel, mélangée avec une demi-tasse de graisse

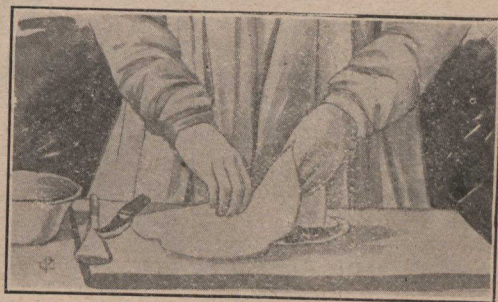
de lard fondu (saindoux), et suffisamment d'eau pour faire une pâte consistante, mais pas dure.



Avant de rouler cette pâte, il faut la pétrir avec les doigts jusqu'à lui donner à peu près la forme d'une boule.



Puis étendre ensuite, avec le rouleau, en couche mince, mais pas assez, cependant, pour que le jus de fruits ou le sirop puisse passer au travers.



Ensuite, placer de cette façon sur un plat, c'est-à-dire, étendre soigneusement une moitié, puis l'autre.

(A suivre)

CONSEILS PRATIQUES

MOYEN DE DONNER UN BON AROME AU CAFE. -- On peut améliorer de façon notable l'arôme du café en y ajoutant quelques clous de girofle ou le faisant griller. Pour donner au café l'arôme du moka, du java ou de tout autre café de qualité supérieure, on met dans le brûloir quelques grains du café dont vous désirez avoir le goût. Ces quelques grains suffisent pour donner au café l'arôme spécial.

REMISE A NEUF DES CADRES DORES. -- Lorsque les cadres dorés des glaces ou des tableaux ont subi, suivant l'expression consacrée, les outrages du temps, on peut leur rendre leur splendeur en préparant un mélange bien battu et bien homogène, mi-partie de blanc d'oeuf et mi-partie d'eau de Javel.

Cette mixture étant prête, on nettoie le cadre avec une brosse douce trempée dans ce mélange. Cela fait, on passe par-dessus une couche de vernis dont se servent les encadreurs et les doreurs sur bois, et que les droguistes fournissent pour un prix modique. La dorure reprend aussitôt son éclat et sa vivacité des premiers jours.

## THÉODORE BOTREL

Dans la personne de Théodore Botrel nous saluons l'un des plus dignes descendants de la race bretonne, dont le sang coule encore dans les veines d'une multitude de nos familles canadiennes.

C'est donc un frère d'outre-mer qui nous arrive, le coeur débordant d'enthousiasme pour la Bretagne, son coin de pays natal, et pour la France, sa patrie bien-aimée.

La soirée de vendredi dernier a été un régal artistique pour l'immense foule qui est allée entendre les chants patriotiques de Monsieur et de Madame Botrel, au monument National.

C'est l'âme française qui palpite dans les vibrants refrains du bard breton. Aussi, ces chants, tour à tour tristes et joyeux, ont-ils souvent fait éclater des tonnerres d'applaudissements.

D'ailleurs, l'oeuvre à laquelle se dévouent Monsieur et Madame Botrel nous est particulièrement chère, puisqu'elle a pour but l'érection prochaine d'un monument à la mémoire de Jacques Cartier, le découvreur du Canada.

Grâce à la générosité de nos compatriotes, bientôt s'élèvera à Saint-Malo un bronze durable, qui portera aux générations futures le témoignage d'une éternelle reconnaissance.

A Madame Botrel, qui partage et les honneurs et les fatigues attachés à la noble entreprise de son époux, nous offrons l'hommage de notre respectueuse admiration.

\* \* \*

### BOTREL INTIME

Un soir, Botrel chantait, déchaînant l'habituelle tempête d'acclamations, et comme on criait : "Vive le barde breton !" Millevoye, qui se trouvait là, se leva et dit : "Vive le barde breton !" c'est bien, mais ce n'est pas assez ! C'est "Vive le barde national !" qu'il faut crier !

Ce mot, jailli d'un coeur enthousiaste, Botrel le mérite : il a ce rare bonheur d'être à la France sans cesser d'être à la Bretagne. Cette voix de la "petite patrie" a retenti si forte qu'elle a empli la grande ; sans se "déraciner", la fleur d'ajonc vigoureuse a poussé au loin ses branches chargées de pétales d'or — de rudes épines aussi ! N'a-t-on pas dit que Botrel avait fait plus et mieux que la reine Anne jadis ? Si la duchesse en sabots a donné la Bretagne à la France, le barde en sabots, lui, est en train de conquérir la France à la Bretagne, tout simplement !

Fortune non moins rare, si le barde de Bretagne est écouté dans toutes les provinces, il a aussi conquis tous les publics, les humbles comme les riches, les ignorants comme les lettrés. Peuple lui-même, il sait parler à l'âme du peuple, et sa délicatesse native le met d'instinct à la hauteur des plus délicats. D'aucuns lui ont reproché son instruction assez sommaire... Botrel a répondu lui-même :

Mais à ceux qui sévèrement  
Jugeront ma littérature,  
Je dirai que chez moi, vraiment,  
L'esprit n'est guère de culture,

Que chez le pauvre il faut pouvoir  
De bonne heure aider père et mère,  
Et que, dès lors, tout mon savoir  
Me vient de l'école primaire.

A vrai dire, le poète se calomnie un peu lui-même, car, depuis l'école primaire, les livres ont été les fidèles compagnons de ses veillées laborieuses. Mais faut-il regretter que son esprit n'ait

pas été cultivé selon les règles ? Ne serait-ce pas là au contraire le secret de sa force ? Coulé dans le moule classique, n'y aurait-il pas perdu de son originalité et de sa puissance ? L'exubérante forêt vierge serait devenue un verger géométrique et ratissé : on eût fait un canal de la source vive jaillie là-bas du plus profond du sol breton et où chacun peut boire selon sa soif.

Submergé sous les flots trop souvent boueux qui descendent de la fameuse Butte, Paris, le Paris sceptique et gouaillieur, comme on l'appelle,



File, mon Elaine,  
Tourne ton fuseau,  
La nocce est prochaine  
Songe à ton trousseau :  
Belles nappes bises,  
Draps pour les grands lits,  
Petites chemises  
Pour les gâs jolis !..

Botrel

M. et Mme Th. Botrel  
"Le Rouet"

goûte avec délices cette veine limpide, fraîche et vivifiante, parfumée d'une bonne saveur de terroir. Il fait fête à Botrel dans les salons, rabâche ses oeuvres dans les rues et écrit l'histoire contemporaine sur l'air de la "Paimpolaise", devenue le passe-partout de l'actualité : Krüger a été au passage accommodé à cette sauce. Le crime de Corancez a fourni la plus récente variation et la séquestrée de Poitiers offrira évidemment la prochaine. Et, pendant ce temps, les "Chansons de Chez Nous" — ces mêmes chansons que l'Académie couronna — scandent la marche des boeufs dans les labours ; elles embarquent avec le pêcheur, elles courent le monde ; elles sont là-bas en Camé, elles bercent les longues heures de quart dans les nuits claires et froides d'Islande ; sur toutes les terres lointaines où il y a des gens de France, elles endorment les tristesses et font couler des larmes douces : elles

sont pour l'exilé comme un bouquet de fleurs des champs venu du "pays".

Cette oeuvre, si bretonne et par là si française, Botrel en double le charme et la puissance en la disant lui-même, avec sa jeune femme, qui ne le quitte jamais et semble avoir été créée tout exprès pour être la compagne d'un poète. Vêtus à la vieille mode de leur pays, lui, le beau gâs breton, avec le "bragou-braz" et le grand chapeau, elle, dans le chatoyant costume des filles de Pont-Aven, ils vont, couple charmant, tels les trouvères jadis, ils vont partout, semant la "bonne parole". Oh ! voici un bien grand mot, dira-t-on... ce sont des artistes en tournée. Que non pas ! Oh ! combien paraît fade, à côté du barde, le comédien qui fait métier de dire et n'est trop souvent que l'âme portant des reliques et bouffi d'orgueil. C'est l'ardeur de la conviction qui pousse Botrel dans le champ de l'action, qui anime superbement sa voix et ses gestes que n'a réglés aucun art factice :

"Pectus est quod disertum facit".  
Quand on l'a vu et entendu, coeur à coeur avec la foule, avec les marins, avec les paysans, les faisant tous vibrer de sa propre émotion, aux accents de sa voix grave et chaude, aux ressources imprévues, les grands mots ne semblent pas trop forts : en temps de guerre il serait un Tyrtée ; en temps de paix, il reste un apôtre, l'apôtre de toutes les nobles causes. L'heure est triste et grave : Dieu est bafoué, la patrie reniée, l'alcool étend son règne de folie et de meurtre. Botrel s'indigne et ne pense pas que le moment soit propice pour se murer dans une tour d'ivoire :

Me voyant marcher de l'avant,  
Des gens sont venus quatre à quatre  
Me dire : "On te voit trop souvent  
Contre des montagnes te battre !"  
Et moi j'ai répondu : "Voilà  
Pourquoi je charge avec furie :  
Derrière ces montagnes-là  
Est prisonnière ma patrie !"

Des poètes m'ont dit : "Jamais  
Près de nous ne prendras-tu place ?  
viens donc rêver sur nos sommets :  
Ne vois-tu donc plus le Parnasse ?"  
J'ai répondu : "Je ne vois plus  
Que le Golgotha d'infamie  
Où l'on a recloué Jésus,  
Où l'on veut clouer ma Patrie !"

"L'art pour l'art ! L'art excuse tout !" Sous ce beau semblant, trop d'écrivains modernes nous abreuvent d'obsécrité et de psychologie morbide. Belle formule, vraiment ! Telle n'est pas celle de Botrel : il préfère celle des Grecs "beau et bon" : l'art pour le bien ! L'art est aussi une force et une arme ; cette arme, Botrel la ramasse pour le bon combat, et le succès a bien prouvé que l'art pour l'art n'y perdait rien... au contraire.

Voilà pourquoi Botrel lutte. Voilà pourquoi il va droit au coeur et soulève des enthousiasmes que ne connaîtra jamais le seul artiste ! Voilà pourquoi aussi il allume des colères et des haines. Si ses vers se modulent parfois sur le pipeau rustique ou se contentent de provoquer le bon rire

franc qui fait du bruit, il en est qui se haussent au sublime et flamboient comme des épées... dont plusieurs ont senti la blessure !

Ces vers, de belle vaillance et de combat, ils disent la patrie en danger, ils réveillent les endormis, réchauffent les tièdes, reconfortent les découragés. Eux aussi font surgir des moissons d'épée, comme les larmes de Du Guesclin... Vous connaissez cette poésie d'une envolée superbe où le barde conte au héros breton les misères et les angoisses de l'heure présente... Alors, le vieux guerrier pleure les larmes d'impuissance :

Et de chaque larme tombée  
Surgissait du sol une épée,  
La garde en bas, la pointe en l'air.  
Et, pareil au blé quand il lève,  
Chaque glaive frôlait un glaive,  
Et chacun lançait un éclair...



FLEUR D'AJONC, pièce bretonne de M. Botrel. Scène IV.

Et je voyais par longues bandes  
Nos gâs accourant par les landes,  
Le fermier près du châtelain,  
Et chacun cueillait une épée  
Fière et solide, étant trempée  
Dans les larmes de Du Guesclin !

Et cherchez bien ce qu'il y a au fond des "tourneés" du barde. Ici c'est une oeuvre charitable qui périclite, là une école chrétienne en déficit ; ce sont les "Oeuvres de mer" ou la "Croix Rouge", ou la "Maison du marin" qui manquent d'argent ; parfois c'est simplement une église sans orgue ou un clocher qui s'écroule. Pour toutes les bonnes besognes, Botrel est là. Et il va chanter dans les hôpitaux pour réconforter les pauvres malades ; sa voix ardente résonne comme un clairon dans les casernes, à bord des vaisseaux de nos escadres ; elle est toujours prête à soutenir les oeuvres sociales — les vraies — comme les "Soupes populaires" ou la "Mie de pain".

Qui donc, aujourd'hui, n'a pas vu et entendu Botrel, tant il se prodigue d'un bout à l'autre de notre France ? Mais le barde que chacun a acclamé, le Botrel des grands jours, combien on l'aimerait encore davantage si l'on connaissait l'homme, le Botrel de tous les jours.

Allons donc voir Botrel "chez lui".

Chez lui, vous l'avez deviné : ce n'est pas à Paris. Le jardé y passe — le moins possible, — mais là n'est pas son foyer. Chez lui, ce ne peut être que là-bas, en Bretagne...

Chez nous, le chez nous de là-bas,  
C'est toi, cher petit coin de terre  
Qui pars d'Ille-et-Vilaine et vas  
Finir avec le Finistère !.....

Mais vous pensez sans doute que Botrel, poète choyé du public, ne peut divorcer tout à fait avec lui, que nous le trouverons aisément, au saut d'un expres, en quelque Paris de Bretagne, à Dinard ou à Paramé ? Vous n'y êtes pas ! Le poète se cache en un hameau perdu de la côte trégoroise, dans un des coins les plus sauvages, les plus reculés de la Bretagne bretonnante. Nulle part le vieux sol celtique décharné ne laisse percer plus misérablement — plus superbement — ses os de granit à travers les trous de son manteau d'ajoncs ; nulle part il n'est plus déchiqueté par l'Océan. Et la population est comme le granit, rude, pauvre et vaillante, immuable autant que le roc dans ses traditions. Elle vit de "patates" et de blé noir, elle vit de la mer surtout... à moins qu'elle n'en meure ! Oh ! ces exis-

tences de marins, d'épouses solitaires et de veuves ! La côte est presque vide d'hommes : tous naviguent, mousses dès l'enfance, ou "graviers" à Terre-Neuve, et quand ils ont la barbe grise, vieux loups de mer, ils mènent encore leur barque de pêche sur la mer hérissée d'écueils. Les uns portent l'uniforme au grand col bleu sur les navires de l'Etat ; les autres sont embarqués sur les transatlantiques ou sur les goélettes islandaises et terre-neuviennes. Mais qu'ils fassent la guerre à Madagascar, en Chine ou qu'ils "bourlinguent", Dieu sait où, leur vie n'est toujours qu'une longue et dure campagne contre l'éternel ennemi, qu'ils aiment pourtant d'un amour immense : l'Océan.

Et, pendant ce temps, les femmes aux jolies coiffes blanches les "espèrent" entre les marmots à élever et les vieux à soigner, sur le lopin de terre enclos dans la broussaille des ajoncs. S'il fait la grande pêche, l'homme rentre passer l'hiver au logis — quand il rentre ! S'il est dans l'escadre, il vient seulement de loin en loin, en permission, dans son bel uniforme : ce sont les grandes et courtes joies de ces vies

rudes, fertiles en angoisses, en deuils... Voilà le milieu où Botrel vit, où il s'évade loin de l'atmosphère de la ville et du monde, pourtant pleine pour lui d'acclamations et de flatteries. Et c'est là un des plus beaux traits de ce caractère fortement trempé : si le succès est enchaîné à sa suite, lui n'est pas l'esclave du succès ; la griserie qui émane des foules enthousiastes, la folie d'orgueil qui fait tourner tant de têtes bien douées n'a pas prise sur lui, il est bien de sa race, roc que le flot bat sans l'ébranler. Il reste tel qu'il est né, simple et modeste, et non pas par une tension de sa volonté, mais par un don de nature et qui s'ignore. Cette qualité charmante et rare émane de lui à son insu. Peut-être même est-elle excessive et nous eût-elle privée de Botrel, si Madame Botrel ne s'était trouvée là. Elle n'a pas toujours pu l'empêcher de jeter ses premiers vers au feu, aux heures de découragement, mais c'est elle dont la foi vivace a réussi à inspirer au poète plus de confiance en lui-même ; elle qui l'a poussé en avant et soutenu dans la lutte. C'est elle, peut-on dire, qui nous a donné Botrel, et maintenant, elle peut être fière de son oeuvre.

Allez interroger le barde dans le fracas même des applaudissements, il vous dira qu'à tout ce bruit il préfère sa solitude sauvage et quitterait tous les "snobs en souliers vernis" pour ses chers "rustres en sabots". De ceux-là, il en est lui-même et le dit carrément :

Fils de rustres, je chante ceux,  
Grandis, comme moi, sous le chaume.  
Aussi, quand le Dieu des bons gueux  
M'appellera dans son royaume,

Sur ma tombe gravez ces mots  
Qui seront mes restes illustres :  
"Ici gît un rustre en sabots  
Qui ne chanta que pour les rustres !"

Boutade si l'on veut ! Et l'on ne doit pas, sans doute, la prendre au pied de la lettre ; mais, à coup sûr, Botrel est un rustre en esprit à la façon dont un riche peut être pauvre d'esprit selon l'Evangile.

Oui, Botrel aime vraiment les humbles, et une voix plus forte que toutes les autres, la voix profonde de la race, l'appelle sur son terroir natal au milieu des paysans et des marins. Ce n'est pas une fantaisie d'artiste, un caprice passager qui le pousse là-bas durant quelques semaines d'été. Non, il y vit des mois et des mois, les mauvais comme les beaux : il n'aime pas seulement sa Bretagne sous un ciel radieux, mais aussi quand la mer mugit, labourée par les tempêtes d'équinoxe, quand la bise aigre fouette la pluie fine comme un voile de brume sur la campagne et quand le ciel gris est si bas

..... si bas  
Qu'on y voit monter sa prière.

Il vit là dans l'intimité du foyer, en tête-à-tête avec Mme Botrel, qui est le sourire et la joie de la maison.

C'est qu'il tient à ce sol par toutes les fibres du corps et de l'âme : il y est né, c'est là qu'il a pris conscience du monde extérieur, impression première que rien n'efface ; il y a vécu sa petite enfance dans une pauvre chaumière où une bonne mère-grand l'a bercé des légendes du pays, lui a conté les "Contes du lit-clos..."

C'est à la gauche du chemin  
Qui traverse l'Ille-et-Vilaine,  
C'est à la gauche du chemin  
Qui mène au vieux bourg Saint-Méen.  
Je l'ai quitté voilà vingt ans,  
Mais je l'ai reconnu sans peine.  
Je l'ai quitté voilà vingt ans,  
Ce doux pays de mon printemps !

Et j'ai bonjouré le jardin,  
Et le vieux toit couvert de chaume.  
Et j'ai bonjouré le jardin  
Dont vous ririez avec dédain,  
Et j'ai fait lentement le tour  
De mon ancien petit royaume ;  
J'en ai fait lentement le tour,  
Pleurant sur mon tardif retour...

Entrons donc dans la maison de Botrel ! Dès le seuil, le regard va tout droit au drapeau qui, de loin, nous a tenu lieu de l'étoile des rois Mages. Fiché dans le paillis échevelé de la grange, il claque fièrement dans la brise de mer, tandis qu'un peu plus bas, sur la crête ébréchée du mur, une croix de granit se dresse bien enracinée et défiant le vent : ces deux symboles, c'est tout Botrel, et il les a dressés là devant sa fenêtre pour jamais ne les perdre de vue... "Dieu ! Patrie !" C'est la devise qu'il a fait graver sur son cachet autour de l'hermine de Bretagne, et tel est aussi le cri où tient toute son âme : "Vive Dieu ! Vive la Patrie !"

Cette croix de granit, le barde l'a édifiée de ses propres mains, et lui-même il a voulu y graver les initiales de son père défunt, pour que l'emblème de sa foi fût en même temps un hommage et un souvenir de sa piété filiale.

En vrai Breton j'ai pour la Mer  
Un amour sauvage et farouche  
J'ai soif de son baiser amer  
Qui parfume et meurtrit ma bouche !  
(Le Jubon)

Botrel



BOTREL SUR LA GREVE A PORT BLANC



# UNE CHASSE DU PRESIDENT ROOSEVELT

C'est à l'un des amis intimes du président Roosevelt que nous devons le récit très émouvant qui suit :

Le président de la République des Etats-Unis est, chacun le sait, l'un des plus fervents chasseurs qui soient devant l'Eternel.

Il aime la chasse, non seulement parce que, fanatique de tous les sports, il la considère comme celui qui les résume pour ainsi dire tous, mais encore parce qu'il est fort friand d'émotions.

Il trouve que la vie moderne est d'une platitude, d'une banalité désespérantes, et il estime que c'est un devoir pour l'homme soucieux de vivre, au sens propre du mot, de s'efforcer de donner un peu de relief à l'existence.

Aussi, n'est-ce point la chasse au menu gibier qu'il recherche ; celle-là, pour lui, n'a guère plus d'intérêt que le tir au revolver ou à la carabine, dans un stand quelconque.

Ce n'est même pas la grosse bête, telle que le cerf, ou même le sanglier, qui le tente.

La cible est un peu plus forte que celle offerte par le lièvre ou le perdreau.

Mais c'est tout.

Non, la chasse qui a sa prédilection, est celle du fauve.

Un ours des Montagnes-Rocheuses, un tigre des grandes sources de l'Ohio, une panthère des morne solitudes de l'Ouest, à la bonne heure.

Avec un gibier tel que celui-là, on doit s'attendre à de la défense.

Or, qui dit défense dit danger, surtout émotion.

C'est mathématique et précis, comme un problème d'algèbre.

Nous devons ajouter que les amis politiques du président, ne voient pas d'un bon œil cette passion, qui peut entraîner les complications les plus graves, et mettre en péril le parti auquel il appartient, et qui a triomphé avec lui, le jour où il est entré à la Maison-Blanche.

Ce n'est pas sans amertume qu'ils songent que la dent d'un tigre, ou la patte d'un ours peuvent changer la face des événements aux Etats-Unis.

Aussi, invente-t-on, dans l'entourage du président, tous les prétextes imaginables pour l'empêcher de se livrer à son sport favori ; on s'ingénie à l'empêcher de quitter Washington, on multiplie les obstacles pour qu'il ne puisse courir le fauve redouté.

A plusieurs reprises, il a failli être victime de sa passion et ses confidents, s'ils voulaient parler, pourraient raconter maints accidents desquels il n'est sorti vivant que grâce à un miraculeux hasard.

Jusqu'à présent on a ignoré, dans le public, que M. Roosevelt avait bien failli ne pas être élevé à la présidence de l'Union, pour la bonne raison que peu s'en est fait que, trois jours seulement avant l'élection, il ne trouvât la mort dans une tragique aventure.

Tout le monde sait quel épouvantable labeur représente une candidature présidentielle aux Etats-Unis.

Nos élections législatives sont des jeux d'enfants auprès de celles du premier magistrat de l'Union.

Le candidat doit faire acte de présence sur tous les points du territoire et sillonner, en chemin de fer, en bateau, pendant plusieurs mois, tous les gouvernements confédérés.

Les conférences, les banquets, les discussions contradictoires, les toasts, s'accumulent dans des proportions vertigineuses.

Le personnage politique qui se décide à poser sa candidature à la présidence, doit être doué d'une force de résistance peu ordinaire pour supporter, sans trop de fatigue, la trépidation des trains, et posséder des poumons d'une force extraordinaire pour résister aux innombrables discours qu'il doit prononcer à tous les coins de l'Etat.

Il est tel gouvernement où le candidat n'a même point le temps de quitter son train, et c'est d'un bout d'une large plateforme ménagée à l'avant de son wagon qu'il harangue les foules d'électeurs massés dans les gares pour entendre la bonne parole politique.

M. Roosevelt fut, assurent ceux de ses amis qui l'accompagnaient dans sa tournée présidentielle, le plus terrible des candidats, parce que le plus indiscipliné.

Pour lui, les horaires de chemins de fer et de bateaux n'existaient point.

Les itinéraires étaient bouleversés au dernier moment, sans qu'il pût tenir aucun compte des engagements pris avec les populations.

Et alors, il fallait que les organisateurs de la tournée se livraient à des exercices prodigieux de gymnastique cérébrale pour ne point trop mécontenter les électeurs, anxieux d'entendre le candidat.

Et tout cela, à cause de cette passion cynégétique, qui, selon M. Roosevelt, primait toute autre considération.

Il était trop chasseur pour ne pas connaître, depuis longtemps et sur le bout des doigts, les ressources giboyeuses de chaque contrée qu'il traversait ; aussi, à chaque instant, étaient-ce des frasques, qui déconcertaient ses amis et les mettaient sur les dents...

Le candidat était incapable de résister à la perspective d'un beau coup de fusil, que son instinct lui faisait sentir.



A droite, un immense granit, à gauche, un gouffre invisible.

Aussi, ses amis vécurent-ils pendant des semaines et des semaines, avec l'appréhension de voir soudainement s'effondrer tout leur échafaudage politique sous le cadavre du candidat qu'ils voulaient percher au sommet...

Or, trois jours avant l'élection, le train présidentiel avait dû faire halte, par suite d'un accident survenu à la machine, dans une gorge des Montagnes-Rocheuses.

Il faisait petit jour déjà, et le président, éveillé, contemplait le paysage, énérvé à la pensée de demeurer là en panne, pendant les quelques heures indispensables au mécanicien pour réparer sa machine.

Comme il mâchonnait son cigare, donnant des signes visibles d'impatience, il aperçut son valet de chambre qui causait sur le côté de la route avec un homme à cheval, qui portait, accrochée à l'arçon de sa selle, une carabine...

Intrigué, le candidat-président appela le domestique et lui demanda quel était cet homme.

—Un fermier qui s'en va inspecter un troupeau de boeufs qu'il a dans la montagne.

—Pourquoi est-il ainsi armé ?

—Parce que, depuis quelque temps, un tigre rôde aux environs, qui lui a déjà tué plusieurs bêtes, et il ne tient pas à se faire dévorer...

Un éclair avait jailli de la prunelle de M. Roosevelt, tandis qu'un sourire lui entr'ouvrait les lèvres...

Lestement, il sauta en bas de sa plateforme et, d'un pas rapide, se dirigea vers le fermier...

—Combien veux-tu pour me céder ton cheval, pendant une couple d'heures, et me servir de guide ? lui demanda-t-il à brûle-pourpoint.

L'autre s'étonna, ne comprenant pas quel était le but de cette fantaisie.

Ce à quoi son interlocuteur lui répondit qu'ayant déjà tué onze tigres, il serait fort désireux de compléter la douzaine...

On juge si le vieux fermier céda avec entraînement à ce passionné chasseur ; c'était pour lui double avantage : d'abord il touchait une somme d'argent inespérée, ensuite, il courait chance d'être débarrassé d'un fauve dangereux, et cela sans aucun danger pour lui-même...

Cinq minutes plus tard, tandis que, dans le train électoral, les amis du candidat continuaient à dormir à poings fermés, M. Roosevelt s'éloignait à l'allure rapide du cheval, que suivait le fermier.

Le valet de chambre avait été chargé de prévenir les amis que l'absence du candidat ne durerait pas plus d'une couple d'heures...

Le chasseur était dans toute la joie de son âme ; d'abord, il ne se sentait pas d'aise, lui, cavalier consommé, de se trouver à cheval, après des semaines et des semaines, durant lesquelles il avait été, sans interruption, secoué par les trépidations de son wagon.

Il respirait à pleins poumons l'air frais du matin, tandis que ses regards se promenaient avec ravissement sur l'entassement chaotique des rochers monstrueux, qui formaient comme les marches d'un gigantesque escalier, au moyen duquel il gravissait la croupe escarpée de la montagne.

Derrière lui, venait le fermier, qui lui expliquait comment le fauve, but de l'expédition, s'y était pris, à cinq reprises différentes, pour lui égorger les cinq plus belles bêtes de son troupeau.

—Oh ! monsieur, disait-il, tuez-moi cette vermine, et je m'engage à faire voter pour vous tous nos amis de mon district.

M. Roosevelt haussa les épaules : en vérité, son élection présidentielle était bien le cadet de ses soucis ; son unique objectif était le fauve, le fauve dont il espérait bien pouvoir accrocher la peau au milieu de ses trophées de chasses antérieures.

Soudain, d'un geste supérieur de la main, le cavalier imposa silence à son compagnon...

Sous lui, sa monture avait frissonné, en même temps il sentait en elle une velléité d'arrêter brusque.

En même temps, ses oreilles pointaient d'inquiète façon.

Le cheval avait-il donc reniflé quelque inquiétante odeur.

Il s'agissait de se tenir sur ses gardes.

Le chasseur décrocha de l'arçon de la selle la carabine, et en examina la batterie ; après quoi, il plaça l'arme en travers de ses genoux, le doigt sur la détente, prêt au coup de feu...

De la main gauche il tenait les rênes serrées, contenant sa monture par d'énergiques pressions de jambes.

La situation était critique ; à droite du cavalier, les rocs s'entassaient, formant une muraille infranchissable ; à gauche se creusait un gouffre au fond duquel rugissait un torrent...

Au moindre écart, monture et cavalier pouvaient rouler dans l'abîme...

Voilà qui était pour compliquer l'émotion de la chasse...

Tout à coup, le cheval s'arrêta net, les naseaux tendus, aspirant l'air avec force...

Le cavalier joua de l'épéon, et la bête, domptée par la douleur, avança... mais pour s'arrêter presque aussitôt.

En même temps, derrière lui, Roosevelt, la voix apeurée du fermier se fit entendre.

—Là-bas... sur la roche qui avance... le tigre...

Le cavalier se haussa sur ses étriers et vit alors le fauve : il se tenait aplati contre la roche, ramassé sur lui-même, prêt à bondir. Le chasseur épaula, ajusta longuement...

Un rugissement déchira l'air, et la bête, dans un élan formidable, traversa l'espace.

Sans perdre la tête, le chasseur tira au vol, et le fauve vint tomber, la tête traversée, aux pieds mêmes du cheval...

Mais celui-ci, pris de peur, se mit à reculer, sans que rien pût le décider à s'immobiliser.

Le cavalier était perdu : déjà les pieds de derrière de l'animal effleuraient le gouffre.

Sans perdre son sang-froid, M. Roosevelt dégagea l'étrier et sauta à terre, au moment où sa monture disparaissait dans l'abîme.

Sans aucun émoi, le chasseur, tout préoccupé de sa proie, s'approcha du tigre, et, le soulevant par une patte, dit ématiquement :

—C'est un mâle de six ans.

# PAGE DE SAINT-NICOLAS

## A NOS JEUNES LECTEURS

Saint Nicolas, qui aime tant les enfants, et qui, depuis si longtemps, entend leur naïf refrain, répété même par les plus petits :

“Saint Nicolas, patron des écoliers,  
Apportez-moi du sucre plein mon petit panier”,

ne pouvait guère résister, lui, si bon, à une prière aussi constante, et aussi joliment harmonisée.

Voilà donc que, par la voix d'une hirondelle, tout nouvellement arrivée des régions célestes, le cher grand saint a chargé l'“Album” de consacrer, chaque semaine, une de ses pages entièrement à ses jeunes protégés. Ne pouvant leur distribuer le sucre qu'ils lui demandent, le bon Dieu, — paraît-il, — vient justement de disposer en faveur des érables du Canada de tout ce qu'il y avait au Paradis, de cette friandise, — ne pouvant donc, pour le moment, satisfaire ce désir, cher aux gourmands, il nous prie d'offrir, en son nom, quelques jolis morceaux de... sucre intellectuel. Savez-vous ce que c'est ? Eh bien ! de beaux petits contes, donc, et des histoires vraies, non moins intéressantes, et des jeux, et des devinettes, et de gentils monologues à déclamer, et toutes choses que vous aimez parce qu'elles exercent votre intelligence tout en la charmant.

N'est-ce pas qu'il est bien bon, saint Nicolas ?

Mais ce n'est pas tout. En attendant la Noël, où, peut-être, sa générosité prendra, comme c'est l'usage, une forme plus tangible, il veut bien encore se charger de lire “lui-même” les petites lettres que nos jeunes lecteurs sont invités à lui adresser. Il ouvrira donc, sous peu, dans un coin de cette page, un petit bureau de poste où chacun, la semaine suivant la réception de sa lettre, trouvera la réponse du grand saint. Les enfants pourront, dans cette correspondance, faire part de leurs désirs, et dire bien gentiment ce qu'ils souhaiteraient trouver dans cette page, qui est à eux exclusivement. Autant que possible, il sera tenu compte des préférences de chacun, et tout le monde content, nous chanterons en chœur, mignonnes lectrices et gentils lecteurs de l'“Album” :

Saint Nicolas, patron des écoliers...

## LA GRANDE PEUR DE PETIT PIERRE

Voici une histoire terrible qui vient d'arriver à petit Pierre.

Petit Pierre, qui aura bientôt neuf ans, était allé avec son père au Parc Mont-Royal pour voir les Egyptiens qui étaient alors campés sur la pelouse. Il arrive par le tramway. Tiens, voilà que la pelouse est vide. Les Egyptiens sont-ils sortis ou sont-ils retirés sous leurs tentes ? Au milieu de la pelouse, se dressent de hauts palmiers.



A leur tête, marche un vieux chef, monté sur un cheval arabe

“Regarde donc, papa, dit petit Pierre... Quels drôles d'arbres !... On dirait de grands plumeaux...”

— Il y a beaucoup de poussière dans le désert, dit le père en plaisantant... Alors, les habitants de ces pays-là font les plumeaux très grands...”

Petit Pierre n'aime pas qu'on se moque de lui. Il lâche la main de son papa, qui justement à ce moment-là est abordé par un de ses amis, et les deux messieurs se mettent à causer avec animation.

“Bon, se dit petit Pierre, je suis sûr que nous n'allons plus bouger maintenant !”

Or, il n'a pas envie de rester là à s'ennuyer. Il voudrait bien voir ce qu'il y a sous ces tentes.

Or, par une heureuse chance, il se trouve devant une porte ouverte dans la grille qui entoure la pelouse. Il entre résolument. S'il y a sous les tentes des crocodiles, petit Pierre n'en aura pas peur. Il n'est pas rassuré, néanmoins, et le cœur lui bat, et il serre les poings !

Justement, il y a un crocodile sous une tente. Seulement, il est empaillé. Petit Pierre le regarde en face, sans trembler. C'est que petit Pierre est brave... Ah ! mais !...

Cependant, voilà qu'un grand bruit s'élève, un bruit de tambours, accompagné de cris effrayants et du piétinement d'une troupe en marche. Les Egyptiens se promenaient dans le jardin ; ils reviennent sur la pelouse. Ils commencent à y ren-



L'un d'eux, lancé dans un galop infernal...

trer. Petit Pierre est pris de terreur. Il se blottit dans un coin de la tente.

Tous ces gens-là ont l'air féroce. A leur tête marche un vieux chef sur un cheval arabe, qui caracole et bondit, l'œil étincelant, la queue en éventail. Le vieux chef a le teint bistré, la barbe blanche, le regard d'un guerrier. Son burnous blanc l'enveloppe et flotte au vent. Il tient à la main un grand fusil incrusté de cuivre et de nacre. Il a des pistolets à la ceinture. Il est suivi par une troupe de chevaux superbes ou de dromadaires aux longs cous, aux maigres jambes, qui portent des soldats armés de fusils et de lances, ou des baldaquins dans lesquels des femmes aux yeux noirs, aux mentons tatoués de bleu, sont à demi-enfermées comme dans de petites maisonnettes.

Puis viennent des fellahs (paysans égyptiens), montés sur des ânes blancs ; puis des nègres dirigeant des troupeaux de buffles, de chèvres et de moutons. Au-dessus de la troupe flottent de grands étendards rouges terminés par des croisants ornés de queues de chevaux.

Hommes et femmes mettent pied à terre. Petit Pierre a grand-peur en voyant toutes ces dents blanches dans ces figures sombres. Il se blottit sous une couverture.

Autour de lui, c'est un mouvement endiablé, un bruit assourdissant. Puis le mouvement diminue. Petit Pierre risque un œil. Il assiste à ce qu'on appelle une fantasia.

Devant les tentes, tous les cavaliers sont rangés. L'un d'eux part au galop, fait le tour de la pelouse, se tient sur son cheval à la seule force des jarrets, jette son fusil en l'air, puis tire des coups de fusil et revient prendre sa place dans le rang. Un autre lui succède, et tous, chacun à son tour, poussant des cris sauvages, lancés dans un galop infernal, font parler la poudre, ajustant un ennemi invisible. Un moment, il semble à petit Pierre que le chef le vise avec son pistolet. Vite il se cache, plus mort que vif, sous la couverture.



“Monsieur, ne me faites pas de mal !”

Le coup part. Petit Pierre n'est pas mort, Dieu merci ! Il voudrait bien être auprès de son père ; mais il n'ose sortir de sa retraite. D'ailleurs, au milieu de la foule énorme qui entoure la grille, comment le retrouverait-il ?

Allons, bon, voilà maintenant les Arabes qui se battent contre les nègres. Ils arrachent les petits enfants des bras des femmes. Coups de bâtons, coups de fusil ; les Arabes font des prisonniers. Petit Pierre s'attend à tous les malheurs. Pourvu qu'on n'aille pas, lui aussi, le réduire en esclavage. Il déplore son imprudence. Il regrette de n'être pas resté près de l'entrée. Il est là, sous sa couverture, en petit paquet, et il pleure. Tout à coup, il pousse un cri d'effroi. La couverture vient d'être soulevée et il a devant lui un grand Arabe armé jusqu'aux dents, qui baragouine des mots que petit Pierre ne comprend pas.

“Monsieur, dit petit Pierre épouvanté, ne me faites pas de mal !...”

Le grand diable d'Arabe prend petit Pierre par la main, le relève, lui donne sur la joue une tape amicale. Une jolie femme aux grands yeux noirs, aux lèvres fraîches, vêtue d'une longue robe bleue, ayant aux oreilles de longs pendants richement ciselés et des cercles de cuivre aux pieds et aux mains, s'approche avec un aimable sourire. Petit Pierre se rassure un peu. Ces gens-là n'ont pas l'air méchant. Et puis ils sont si bien habillés !

On reconduit petit Pierre vers la porte de la pelouse. Sa grande peur est passée. Il trouve qu'il a assisté à un très beau spectacle.

“Ah ! te voilà, polisson”, dit une voix sévère.

C'est le papa qui interpelle ainsi petit Pierre, et il a l'air très fâché.

Or, Pierre est étourdi, mais il est bon et il aime tendrement ses parents. Il comprend donc ses torts bien vite, et, se jetant au cou de son papa, il s'écrie : “Pardon, papa ! Je ne me perdrai plus jamais, je te le promets.”

## CORBEILLE DE DEVINETTES

### No 1. — LES LETTRES EN TROP

Enlever deux lettres à chacun des mots suivants, puis en former le nom d'un animal. Les lettres enlevées fourniront dans le même ordre un proverbe de cinq mots :

- |            |             |             |             |
|------------|-------------|-------------|-------------|
| 1. Lavoir. | 4. France.  | 7. Ambre.   | 10. Antée.  |
| 2. Taira.  | 5. Tanche.  | 8. Coupole. | 11. Epure.  |
| 3. Allier. | 6. Omicron. | 9. Noceur.  | 12. Tachée. |

### No 2. — CHARADES NAIVES

Mon premier est une voiture ;  
Mon second un oiseau bavard ;  
Mon tout, qu'on dispose avec art,  
Sert à panser une blessure.

\* \* \*  
Mon premier est un toutou ;  
Mon second une quenotte ;  
Et l'on rait avec mon tout  
Une tisane fort sotté.

\* \* \*  
Mon premier passe pour très sourd,  
Attendu qu'il est sans oreille ;  
Mon second est plus ou moins lourd  
Selon que l'on est jeune ou vieille ;  
Mon tout, facile à deviner,  
A tout le monde fait envie  
Quand sonne l'heure du dîner  
Et qu'on dit : “La soupe est servie !”

## J'ai Découvert Une Guérison pour le RHUMATISME

Ecrivez-moi.

Ne m'envoyez pas d'argent.

N'importe quelle personne honnête qui souffre de Rhumatisme est invitée à profiter de cette offre.

Je suis spécialiste pour le Rhumatisme et j'ai traité plus de cas, je crois, que n'importe quel autre médecin. Durant 16 ans, j'ai fait 2,000 expériences avec des drogues de toutes sortes, et essayé tous les remèdes inventés tout en cherchant le monde entier pour découvrir encore quelque chose de mieux. Neuf ans passés, je découvris enfin en Allemagne une préparation chimique précieuse qui, en combinaison avec mes autres découvertes, me donna un remède sûr.

Je ne prétends nullement pouvoir convertir les jointures osseuses en chair; mais je puis guérir la maladie à toutes les phases, complètement et pour toujours. C'est ce que j'ai fait amplement cent mille fois.

Je connais mon remède si bien que je vous permettrai d'abord de l'essayer. Ecrivez-moi simplement une carte postale me demandant mon livre sur le Rhumatisme et je vous enverrai un ordre sur votre pharmacien pour six bouteilles du Remède du Dr Shoop contre le Rhumatisme (Dr Shoop's Rheumatic Cure). Prenez-le pendant un mois à mon risque. S'il réussit, il ne vous coûtera que \$5.50. S'il échoue, je paierai moi-même le pharmacien et votre simple parole en décidera.

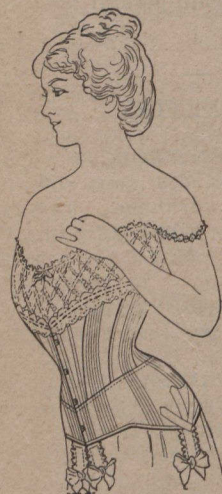
Voilà exactement ce que je veux dire. Si vous dites que les résultats ne sont pas comme je le prétends, je n'accepterai pas un sou de vous.

Je n'ai pas d'échantillons. N'importe quel simple échantillon qui peut affecter un rhumatisme chronique doit être rempli de drogues fort dangereuses. Je n'emploie point de telles drogues, et c'est folie de les prendre. Il faut expulser la maladie du sang. C'est ce que mon remède fait, même dans les cas les plus difficiles et les plus opiniâtres. Il a guéri les cas les plus invétérés que j'aie jamais vus. Or dans toute ma pratique — au cours de toutes mes 2,000 expériences — je n'ai jamais trouvé quelqu'autre remède capable de guérir seulement un cas de maladie chronique sur dix.

Ecrivez-moi aujourd'hui et je vous enverrai mon ordre pour la médecine. Essayez mon remède pendant un mois, car il ne pourra jamais vous nuire. S'il échoue il est gratuit.

Adressez, Dr Shoop, Boîte 80, Racine, Wis.

Les cas doux, non chroniques, se guérissent souvent avec une bouteille ou deux. En vente chez tous les pharmaciens.



### GANTS POUR PREMIÈRE COMMUNION

KID et SOIE  
25c. en montant

### POUR DAMES

Gants de Dentelle  
— très chic — Blancs  
et Noirs, 20c. et  
plus.

Gants de Fil — Très  
élégants — Blancs,  
Gris et Noirs, 2 boutons-fermoirs, 60c.  
et plus.

Gants de Kid —  
Bleus, Blancs, Noirs  
etc, etc, 50c. et  
plus.

### DONNÉ GRATIS

Aux personnes qui  
cassent leurs buscs  
nous donnons un  
acier-protecteur  
avec nos corsets.  
Demandez-le.

**SPECIALITÉS DE CORSETS : D. & A.,**  
P. N. R. & G., C. P. à la Sirène, P. D., La Grecque, B. & C., Sahlén Dress Form, W. B. American Lady.

## J. B. A. LANCTOT,

FABRICANT DE GANTS,

Tel. Main 3187. 152 RUE ST-LAURENT.

Corsets et Gants réparés avec soin.

PAS DE SAISON PROPRE.

Le rhume de poitrine n'a pas de choix pour les saisons, et le BAUME RHUMAL le guérit en tout temps.

## CHOSSES ET AUTRES

—On vient de terminer le recensement de la Chine. La population est de 426,447,000 âmes.

—Le "Frankfurter Journal", l'un des plus anciens journaux de l'Allemagne, a suspendu sa publication. Il était établi avant 1673.

—Le Sénat des Etats-Unis a accordé la somme de \$2,000,000 pour l'achat d'un terrain pour le nouveau bureau de poste de New-York.

—La détresse en Dalmatie est si cruelle que les habitants de certaines parties de cette province vivent d'herbes sauvages et de l'écorce des arbres.

—Un journal féministe quotidien doit, prochainement, faire son apparition à Chicago.

Le nouvel organe sera administré et rédigé par des femmes.

D'après une statistique qui vient d'être publiée, 40,401 personnes ont quitté l'Irlande en 1902. 35,472 sont parties pour les colonies ou l'étranger, 33,683 se sont rendues aux Etats-Unis.

Depuis 1851, quatre millions d'Irlandais ont quitté leur pays.

—On mande de Rome que Mgr Guidi, délégué apostolique au Philippines, doit partir prochainement pour terminer la mission qu'il a entreprise de régler, la question religieuse aux Philippines.

—L'émigration vers le Canada prend des proportions considérables. On mande de Londres que les steamers sont retenus d'avance et qu'il est impossible de se procurer un passage pour le Canada d'ici au mois de mai.

—L'ex-président Grover Cleveland est bien décidé à ne pas se frotter au président Roosevelt. Il veut être en dehors de la politique active.

—Le Vésuve est en pleine éruption. Le volcan jette feu, flammes et cendres. Le spectacle est imposant.

—L'Angleterre veut augmenter de 235,761 hommes l'effectif de son armée.

—Accourez, troupes ailées, gentilles messagères des beaux jours.

—Le renouveau s'infiltré dans tous les êtres.

—On mande de Londres que le terme d'office de lord Minto sera prolongé d'une année.

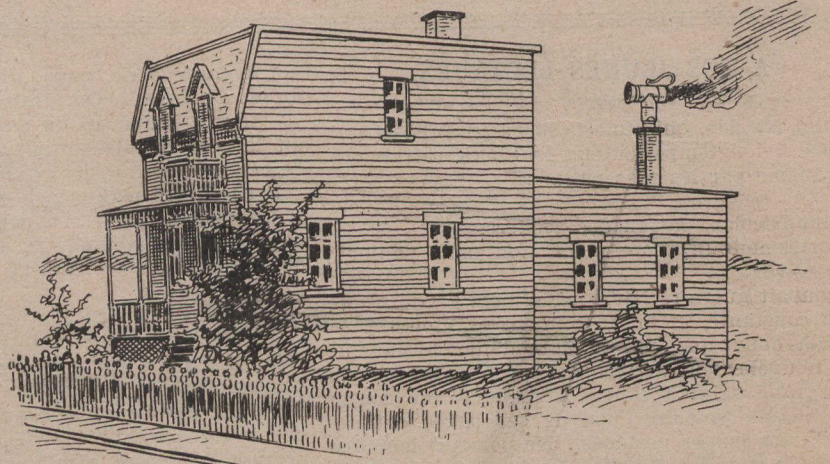
—Les journaux de Madrid parlent de nouveau du projet de mariage entre le roi Alphonse XII et la princesse Louise-Françoise, fille de la comtesse de Paris.

—On mande de Rome que le Saint-Père tiendra un consistoire à la fin d'avril ou au commencement de mai, pour désigner les titulaires de plusieurs évêchés.

—Dans une bataille qui a eu lieu récemment entre les troupes du Mad Mullah et l'Abyssinie, les premières ont perdu un millier d'hommes. Le Mullah conserve son autorité, grâce à une sévérité barbare; il coupe la gorge aux mécontents et mutilé les femmes et les enfants.

—On connaissait déjà la chirurgie tranchante, et il faut constater qu'elle a réalisé des progrès considérables, marchant en avant tandis que la médecine semblait reculer. Or, voici qu'il est question de la chirurgie recollante, à présent. Elle vient d'être inventée en Angleterre. Un ouvrier avait eu les cinq doigts de la main emportés. Un praticien les a remis en place, ajustés, soudés. Et cela n'y paraît plus. On finira peut-être par réadapter la tête des guillotines sur leur cou. A moins que ce prétendu recollage ne soit une colle lui-même.

# Ventilateur Zephyr

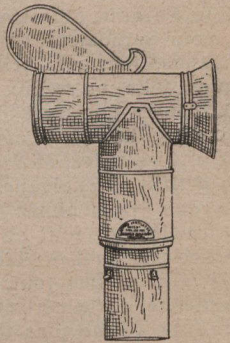


ZEPHYR

Ce Ventilateur, bien qu'étant patenté et mis sur le marché depuis quatre ou cinq mois, a prouvé sa supériorité et son efficacité, en tirant d'embarras sérieux beaucoup de familles qui ont du, durant l'hiver dernier, se servir de charbon mou pour des fins domestiques.

L'Usage de ce combustible demande un tirage puissant, sans quoi la fumée se répand dans la maison, et la calorie qui se dégage du charbon est presque nulle. Notre Ventilateur ZEPHYR sur de telle cheminée, rend d'immenses services; nous garantissons un tirage parfait, et par suite une combustion facile. Si le résultat que nous réclamons n'est pas obtenu, nous reprenons le ventilateur et remboursons le prix d'achat.

Il possède les mêmes propriétés pour ventiler les Salles de Club, Cuisines à Vapeur, Buanderies, Manufactures de Coton. Comme le démontre la coupe ci-dessus, notre ventilateur sauve la dépense d'exhausser les cheminées à une hauteur considérable.



## LESSARD & HARRIS,

Seuls Propriétaires et Manufacturiers,

7 rue Sainte-Elizabeth, MONTREAL.



LA BONNE DAME.—Tu as perdu les vingt sous que je t'ai donnés! Eh bien, ne pleure plus, petit, voilà une autre pièce de vingt sous, mais où as-tu perdu l'autre?

LE PETIT ROSSARD.—Quinze sous chez le pâtissier, et cinq sous chez le marchand de bonbons.

COMMISSIONNAIRE CONSCIEN-  
CIEUX.



FELICE. — Puisqu'aujourd'hui tu ne travailles pas, tu vas me faire des courses. Tu iras chez l'épicière prendre une livre de sucre, puis tu prendras deux pintes de vin chez le marchand de vin ; ensuite, tu prendras encore trois cervelas chez le charcutier, une bouteille de madère chez le liquoriste, et une laitue chez le fruitier.



(Une heure après.)

—Poupoule, j'ai pris la livre de sucre, puis les deux pintes chez le marchand de vin ; j'ai pris également les cervelas et la bouteille de madère, mais je rapporte la laitue. Pas moyen de l'avaler... j'en pouvais plus !

—Il y a cinquante ans, les Américains consumaient en moyenne, par tête, 4.08 gallons de vins et de liqueurs, tandis qu'aujourd'hui, ils consomment 19.48 gallons.

—L'augmentation de gages accordée aux mineurs dans les régions houillères des Etats-Unis, cette année, rognera de \$35,000,000 les profits des compagnies. Mais ces dernières sauront bien se rembourser, et, comme toujours, c'est le consommateur qui paiera les pots cassés.

**Theatre National Français**

1440 SAINTE-CATHERINE

Tel. Bell Est 1736 Tel. Marchands 520

SEMAINE DU 20 AVRIL 1903

GRAND DRAME SENTIMENTAL

**EAST LYNNE**

ou "LE SORT D'UNE COQUETTE"

Prix, Matinées, - 10, 15, 20, 25c  
Prix, Soirées, - 10, 20, 30, 40c



Remède sûr et efficace pour enlever promptement, et sans douleur, les **Cors, Verrues et Durillons**. Énergique, Inoffensif et Garanti. Envoyé par la poste sur réception du prix, 25c. **A. J. LAURENCE**, Pharmacien, Montréal

**PLUS DE CORS AUX PIEDS !**

**"Cette Sensation de Fatigue"**

Avez-vous "**cette sensation de fatigue**" accompagnée de lassitude, ce manque d'énergie en face de l'ambition, vous sentant souvent porté au sommeil et à l'abrutissement.

Si oui, vous avez besoin du **VIN MARIANI**, car il donnera la force au corps, aux nerfs et au cerveau ; il nourrit, purifie, et renforce le sang, donne un teint clair aux joues, stimule et "tonifie" le système tout entier.



**VIN MARIANI**

TONIQUE FRANÇAIS IDEAL  
FAMEUX DANS TOUT L'UNIVERS.

**VARIETES**

La maman de Bob complimente un compositeur fort éminent :

—Votre musique me transporte. Je me sens monter au ciel...

Bob. — Est-ce qu'on prendra l'ascenseur pour revenir ?

\* \* \*

Une définition du mariage :

"Le mariage est un livre dont on n'aperçoit les fautes d'impression qu'après l'édition faite. Le correcteur, hélas ! n'est presque jamais le mari."

\* \* \*

Au café.

—Il paraît qu'en Ecosse les trains sont bloqués au milieu des neiges.

—Pauvres gens ! Ce qu'ils doivent en endurer, eux qui n'ont pas de pantalons !

\* \* \*

Toto apprend l'histoire de France.

—La Révolution de 1793, récitez-il, fut l'oeuvre des Ecossais...

—Des Ecossais ? demande le professeur ahuri.

—Oui... les sans-culottes !

\* \* \*

Une mère de famille à son bébé :

—Bébé, si tu viens m'embrasser, je te ferai un cadeau.

—Alors, je vais aller t'embrasser avec ma poupée ; comme ça, tu me feras deux cadeaux !

\* \* \*

"L'intelligence" des chiens.

Mainte fois, on a donné des preuves de l'intelligence du chien, de sa bonté, de sa fidélité. Rarement, on en a cherché de son habileté criminelle. M. A. Couteaux, dans le "Matin", cite avec admiration celle-ci :

"Un chien avait l'habitude de maltraiter et même de tuer pendant la nuit les moutons des fermiers du voisinage. Son maître, saisi des plaintes des fermiers, prit alors la précaution de l'attacher, tous les soirs, dans sa niche. Les meurtres cessèrent pendant quelques jours, mais bientôt reprirent de plus belle, et les fermiers prétendirent avoir reconnu l'ancien coupable, alors qu'ils faisaient le guet pour découvrir le maraudeur qui tuait chaque nuit leurs moutons.

**En Garde !**

Le succès sans précédent du Sirop de Goudron et d'Huile de Foie de Morue

**contre**

la Toux, les Bronchites, le Catarrhe, les Rhumes, la Coqueluche, etc., et les nombreuses guérisons qu'il a opérées, ont suscité des imitations de toutes sortes mais dont le mérite principal est de ressembler plus ou moins à notre fameux remède.

**les Rhumes**

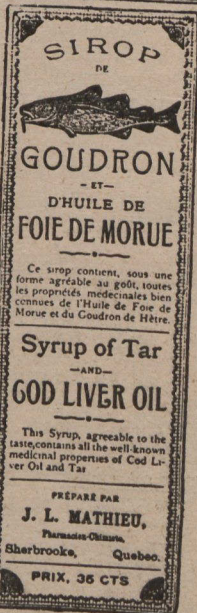
sont trop importants pour qu'on essaye des préparations d'un mérite douteux, quand on peut se procurer partout le seul véritable, celui dont le succès a mis ses imitateurs à la mode, le

**SIROP**

de Goudron et d'Huile de Foie de Morue

**de Mathieu**

35c le flacon.

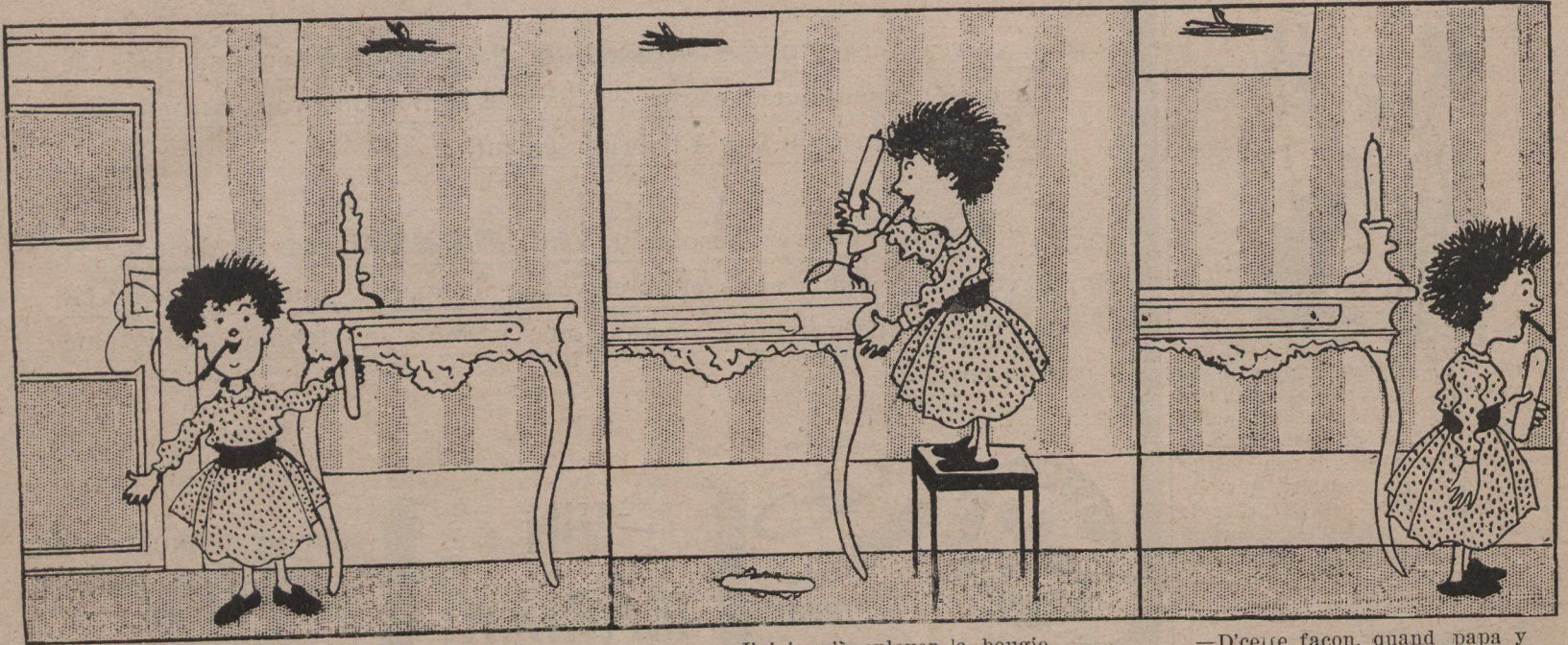


"Pour en avoir le coeur net, le propriétaire du chien le fit surveiller, et il acquit la certitude que, lorsque toutes les lumières étaient éteintes et tout le monde endormi, le chien se dégageait de son collier, s'en allait aux moutons, et, après s'être lavé dans quelque ruisseau pour enlever les taches de sang, ren-

trait à sa niche avant l'aurore, et prenait soin de repasser son collier à son cou afin de ne pas éveiller les soupçons.

"Voilà le fait. Il se passe de commentaires, et je crois qu'un assassin de notre espèce ne s'y prendrait pas mieux pour masquer son crime et se créer un alibi."

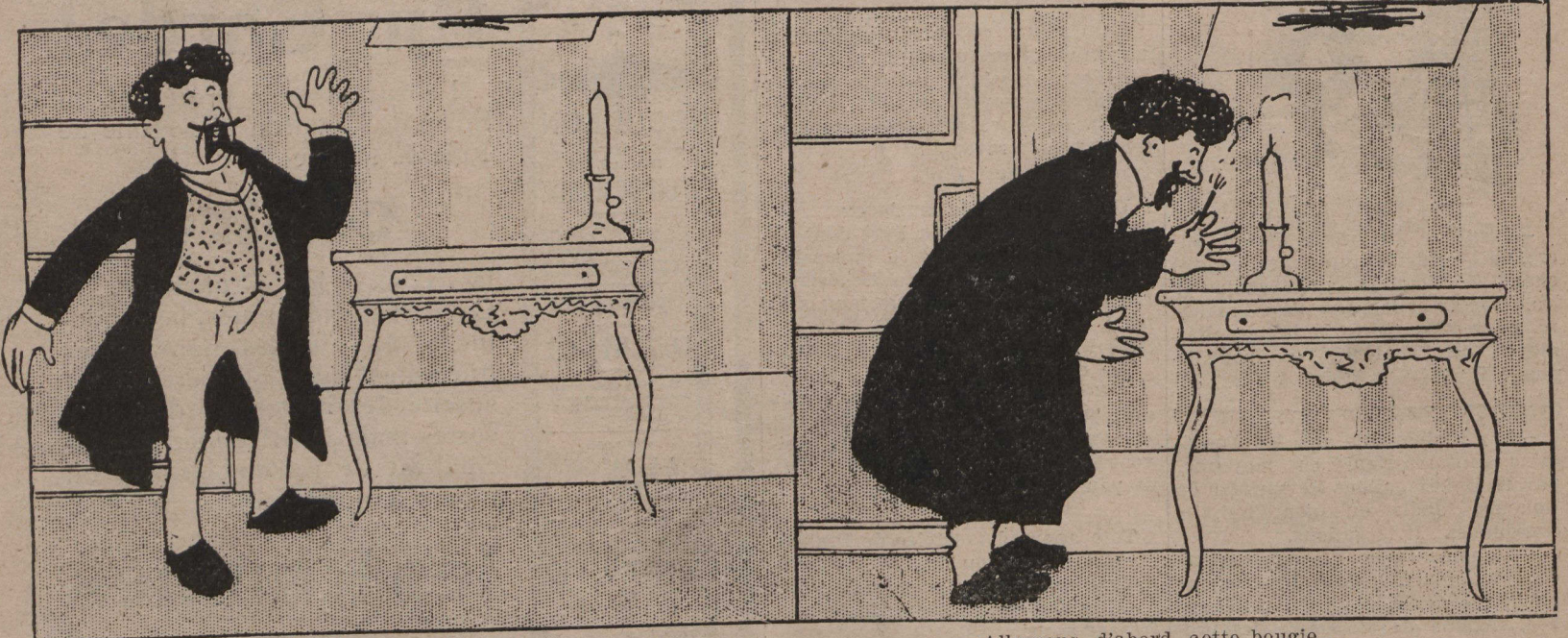
UNE BONNE FARCE



LE GOSSE. — Papa, depuis quelques jours, n'est pas gentil avec moi ; j'veis y faire une farce avec cette chandelle romaine que j'ai à la main.

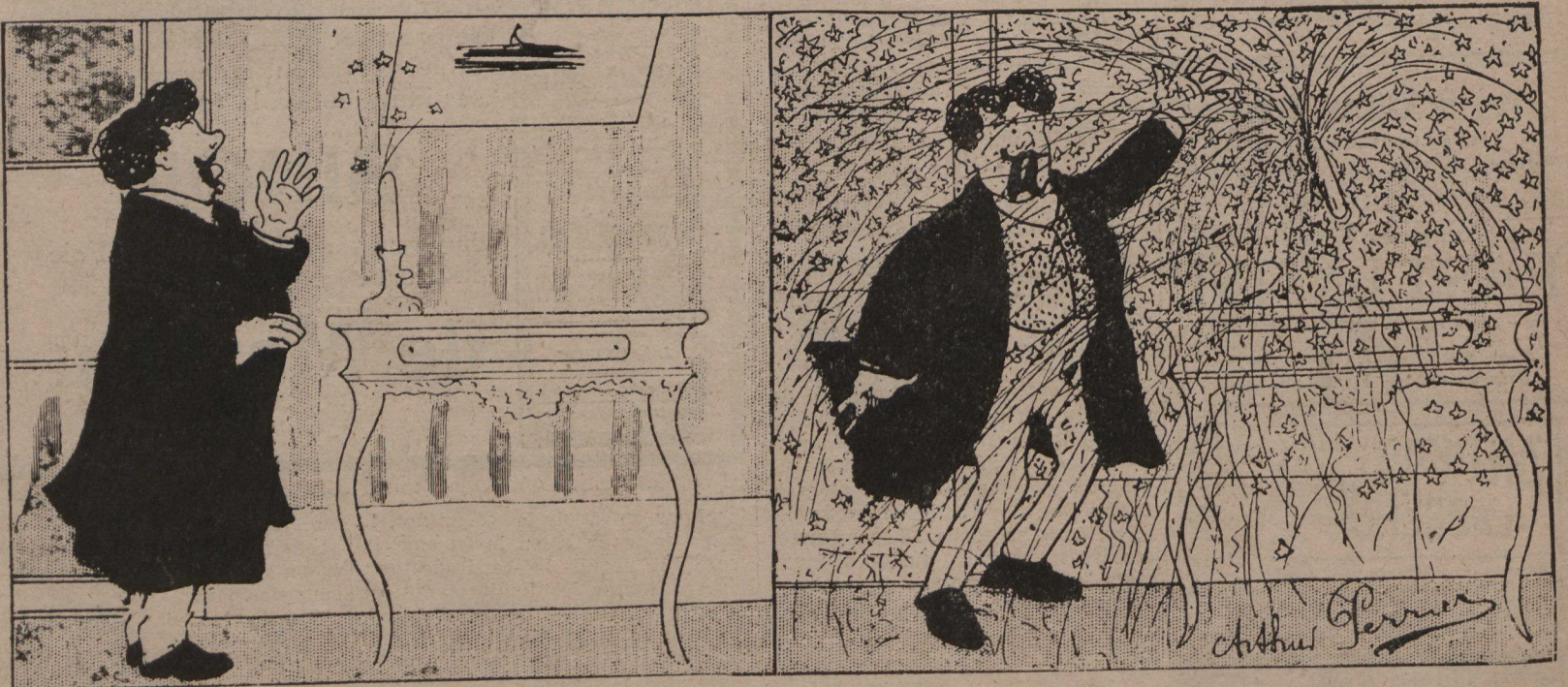
—J'n'ai qu'à enlever la bougie de ce chandelier et à la remplacer par ma chandelle romaine...

—D'cette façon, quand papa y viendra pour allumer sa bougie, il y aura de quoi se tordre de rire pendant deux heures. Et maintenant, allons-nous-en.



LE PAPA. — Dieu, que je suis fatigué, ce soir : je vais aller me coucher...

—Allumons d'abord cette bougie...



—Tiens, c'est drôle ! des étoiles !...

...Bouquet final !!!

Arthur Perrier